

UNIVERSITE PARIS 13  
UFR DES LETTRES ET DES SCIENCES HUMAINES  
DEPARTEMENT DE PSYCHOLOGIE

MEMOIRE  
**MASTER 2 DE PSYCHOLOGIE**  
**SPECIALITE**  
PSYCHOLOGIE CLINIQUE ET PATHOLOGIQUE  
**PARCOURS**  
PSYCHOLOGIE CLINIQUE INTERCULTURELLE  
PATHOLOGIES TRANSCULTURELLES ET SOCIALES

COMPRENDRE SON ARMENITE SUR LE DIVAN DE JANINE ALTOUNIAN



SOUS LA DIRECTION DE JEAN-MICHEL HIRT  
PRESENTÉ PAR AYDA APKARYAN-FERNANDEZ

ANNÉE UNIVERSITAIRE 2008-2009



Je tiens, tout d'abord, à remercier Monsieur Jean-Michel HIRT pour sa confiance, sa patience et son étayage tout au long de mon parcours universitaire. Bienveillant lors de mes écrits, il m'a guidée et acheminée non seulement au cœur de ma problématique arménienne, mais aussi vers ma rencontre avec Janine ALTOUNIAN.

D'ailleurs, mes prochaines pensées sont pour elle. Je te remercie Janine de m'avoir plongée au cœur de mon arménité jusque-là écartée. Tu comprendras à travers ce mémoire, l'importance de notre rencontre atypique et les impacts de celle-ci dans la compréhension de mon identité actuelle.

Enfin, je voudrais remercier toutes les personnes qui ont participé à l'élaboration de ce travail de recherche : mon mari Julien, mon père, ma mère, ma sœur ainsi que tous mes amis, plus particulièrement, Alexia.

COMPRENDRE MON ARMENITE SUR LE DIVAN DE JANINE ALTOUNIAN



## SOMMAIRE

<b>SOMMAIRE.....</b>	<b>6</b>
<b>INTRODUCTION .....</b>	<b>8</b>
<b>CHAPITRE I : SUBJECTIVATION DE LA PROBLEMATIQUE ARMENIENNE A TRAVERS LES ECRITS DE JANINE ALTOUNIAN .....</b>	<b>14</b>
A. LES SURVIVANTS DU GENOCIDE .....	14
B. LES HERITIERS DU GENOCIDE .....	16
1) Comprendre son héritage arménien à travers celui de Janine Altounian .....	16
2) Des porte-parole de parents restés sans voix .....	17
3) Des écrivains d'un héritage en errance .....	18
3.1) L'« écriture à plusieurs voix, à plusieurs voies » de Janine Altounian .....	18
3.2) La quatrième génération face à l'écriture de soi .....	19
4) Des analysants et des analysés malgré eux .....	20
4.1) L'importance de la psychanalyse dans les écrits de Janine Altounian .....	20
4.2) La quatrième génération face à l'analyse .....	21
<b>CHAPITRE II : SUBJECTIVATION A TRAVERS L'ITINERAIRE D'UN MANUSCRIT PATERNEL .....</b>	<b>26</b>
A. UNE SECONDE RENCONTRE ENTRE UN PERE ET SA FILLE.....	26
B. TRADUCTION DU « TRESOR TERRIFIANT » .....	27
C. ANALYSE D'UNE ADOLESCENCE GENOCIDEE .....	28
1) Une identité de survie .....	28
2) Ecrire pour survivre .....	30
3) Une écriture de soi post-traumatique.....	31
4) En s'appuyant sur une interview .....	33
D. SE SEPARER DU MANUSCRIT POUR REVIVRE .....	34
1) Grâce aux auteurs-pairs .....	34
1.1) Avant l'écriture de <i>Mémoires d'un génocide arménien</i> .....	34
1.2) Pendant et après l'écriture de <i>Mémoires d'un génocide arménien</i> .....	35
2) Deuil d'un manuscrit à jamais perdu .....	35

<b>CHAPITRE III : SUBJECTIVATION A TRAVERS L'ANALYSE DE DIFFERENTES SITUATIONS CLINIQUES .....</b>	<b>37</b>
A. LE PSYCHODRAME PSYCHANALYTIQUE DE GROUPE .....	38
1) Présentation de la vignette clinique .....	38
2) Première analyse en rapport avec une problématique institutionnelle .....	41
3) Analyse post-relecture des travaux de Janine Altounian .....	42
B. LA CONSULTATION TRANSCULTURELLE.....	45
C. LA CONSULTATION EN PEDOPSYCHIATRIE.....	47
1) Eléments biographiques.....	47
2) Une pathologie qui laisse sans voix.....	48
3) Emergence d'un traumatisme ancien lors de la consultation .....	49
4) Analyse des mouvements transféro-contre-transférentiels.....	51
<b>CONCLUSION .....</b>	<b>55</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>58</b>
<b>ANNEXES .....</b>	<b>62</b>
- <b>Le témoignage de Zépur l'Arménienne.....</b>	<b>63</b>

# **Introduction**

Perdu. Voilà comment se sent un étudiant face à l'obligation de choisir un sujet de mémoire, sujet qui va le mobiliser psychiquement toute une année durant. En effet, il lui sera difficile de savoir où aller, quel axe emprunter et à qui s'adresser pour ne pas s'égarer. Il se demandera même où va bien pouvoir le mener ce pèlerinage inconscient qui va forcément effleurer, palper, pointer et extirper une à une les zones d'ombre de son histoire personnelle. Face à la densité de son parcours, situation qui va le plonger davantage dans une perplexité et une incertitude, il hésitera quant au chemin à prendre.

Puis, au fil de son cheminement interne, il rencontrera, par le plus grand des hasards ou non, des guides qui vont l'éclairer et l'acheminer jusqu'au bout de son périple. Mais ce voyage ne se fera pas sans embûches. Par moment, il se sentira seul, à bout de souffle, à court d'idées, impuissant, maladroit, triste ou en colère, face aux obstacles qu'il tentera de surmonter. Or, il saura s'arrêter à mi-chemin, se mettre en retrait sur le bas-côté, et sans faire marche-arrière, il parviendra, plus grand et plus fort, à destination. Une fois cette excursion accomplie, il décidera de poursuivre - ou non - cette aventure, seul ou en compagnie d'autres aventuriers, qui, comme lui, venus d'ailleurs et explorateurs d'autres chemins de contrées lointaines, accepteront de cheminer à ses côtés tout en éclairant sa route.

Mais vers qui me tourner pour m' « ouvrir les chemins de mon/ma mémoire » ?

L'idée de rédiger un mémoire sur le génocide arménien m'avait traversée l'esprit mais je n'étais pas convaincue de son utilité. « A quoi bon ? », me disais-je. « Est-ce que mon histoire intéresserait vraiment quelqu'un ? De toute façon, de quelle histoire parlerais-je ? Je serais incapable ni de la définir ni de la reconstruire ! ». J'étais assez sceptique quant à l'intérêt d'un tel écrit. Il m'était inconcevable de parler et mettre à jour une identité dans laquelle je me perdais, une identité « bricolée » après plusieurs exils, une identité née d'un amour entre un père Arménien grégorien<sup>1</sup> et une mère Géorgienne juive<sup>2</sup> de Turquie, une

---

<sup>1</sup> Rattaché à l'Eglise Apostolique Arménienne

<sup>2</sup> J'ai été baptisée Arménienne même si la religion juive se transmet de la mère à son enfant.



identité arméno-juive que je camouflais et tenais dans le secret en dehors du cercle familial et de la communauté, une identité doublement meurtrie par le génocide<sup>3</sup> à moitié reconnu.

Ce n'est que dans l'après-coup, une fois rentrée au collège, que je pris conscience de la difficulté de « faire avec » cet amalgame de cultures. J'avais honte d'être Française d'origine arménienne, honte de parler des langues étrangères devant le Français, honte d'avoir une mère qui parlait un français « de bric et de broc ». J'avais la sensation d'être tiraillée dans cet « entre-deux-cultures », comme « prise en otage » entre deux modes de fonctionnement psychique bien distincts. Il s'agissait en quelque sorte de « vivre et survivre dans la honte<sup>4</sup> », de passer d'une stratégie identitaire<sup>5</sup> à une autre pour tenter de préserver une homéostasie interne au sein de chaque groupe d'appartenance, sans trahir ni l'un ni l'autre, sans mêler l'un à l'autre. Quand les gens m'interrogeaient sur mes origines, parce que forcément quand votre nom patronymique se termine par le suffixe « -ian », cela suscite la curiosité des parents de vos amis. Je leur répondais brièvement, prétextant que c'était trop complexe à comprendre et je parvenais à éluder tant bien que mal l'essence/les sens même de mon existence.

Par conséquent vivre son arménité pleinement m'était impossible, une sorte de clivage du moi s'opérait, un dédoublement de self en un vrai *self* et un *faux-self*<sup>6</sup> qui viendrait renforcer la « honte de la honte<sup>7</sup> ».

En fin d'année universitaire 2008, j'apprends, par le biais d'une amie, que Janine Altounian - essayiste, germaniste et traductrice puis responsable de l'harmonisation dans l'équipe éditoriale des Œuvres Complètes de Freud aux Presses Universitaires de France – donne une conférence<sup>8</sup>. A ma grande stupéfaction, je venais de prendre conscience que le génocide arménien se parlait, se transmettait et pouvait servir de matériel clinique à la recherche en psychologie.

---

<sup>3</sup> Aucun membre de ma famille maternel n'a été victime de la Shoah.

<sup>4</sup> Scotto Di Vettimo Delphine, *Vivre et survivre dans la honte. Aspects cliniques, psychopathologiques et théoriques*, Presses Universitaires de Grenoble, Collection psychopathologie clinique, 2007, 310p.

<sup>5</sup> Camilleri Carmel & al., *Stratégies identitaires*, PUF, Paris, 1990, 240p.

<sup>6</sup> Winnicott D.W., *Jeu et réalité : l'espace potentiel*, Paris, Gallimard, 1975.

<sup>7</sup> « Ainsi, « la honte de la honte » illustrerait la dialectique de la confrontation au double imaginaire ; elle pourrait être considérée comme un dédoublement – le sujet se regarde se regardant – dans le miroir. En ce sens, c'est la confrontation au double imaginaire qui provoque le redoublement de la honte, et qui en même temps permet au sujet de se maintenir comme tel », in Scotto Di Vettimo Delphine, *Vivre et survivre dans la honte. Aspects cliniques, psychopathologiques et théoriques*, Presses Universitaires de Grenoble, Collection psychopathologie clinique, 2007, p 30.

<sup>8</sup> Conférence de l'Ecole Doctorale Erasme. Conférence d'actualité du Master M2 Recherche, « Clinique de l'enfant et de l'adolescent, psychopathologie, psychanalyse et clinique transculturelle » à Paris 13, Villetaneuse, le mardi 6 mai 2008. Intervention de Janine Altounian sur *L'empêchement et ses causes* en présence de M. R. Moro et de J-F. Chiantaretto.

Alors je suis restée sidérée, sidérée d'entendre génocide et Arménien dans la même phrase, comme si un élément refaisait surface, un élément enfoui en moi. Depuis quand le génocide arménien se parle surtout à l'université ? Jusqu'à présent quand il s'agissait de parler des crimes contre l'humanité, les professeurs et les intervenants externes que je rencontrais dans le cadre de mon parcours universitaire mentionnaient essentiellement le génocide juif ou rwandais. Ce qui à chaque fois provoquait ma colère car le premier génocide du début du XXe siècle était celui des Arméniens. Mais, j'étais obligée de me taire, de me résigner à cette situation de ranger les Arméniens dans la case des « oubliés », et de prendre sur moi pour ne pas faire un scandale, pour ne pas remettre en question le savoir et la transmission. Pourquoi parler d'un génocide qui est à la limite de l'inexistence ? Reconnu par personne ?

Il y a donc eu cette rencontre<sup>9</sup> bouleversante avec Janine Altounian<sup>10</sup>. Venue parler d'un moment historique grave, avec comme support, le témoignage d'une déportée. Pour illustrer son propos, elle fait entendre à l'ensemble de son public le témoignage<sup>11</sup> d'une survivante du génocide arménien, Zépur Medsbakian, née en 1900 à Trébizonde. Cette « mémoire vivante », âgée de 106 ans, lors de l'interview, raconte avec beaucoup d'émotions son histoire avec son « *français cassé*<sup>12</sup> ». Zépur relate sa déportation et la peur au moment où les Turcs viennent la chercher. Elle décrit avec exactitude le but du processus génocidaire, à savoir l'anéantissement, la liquidation de la race arménienne. Ils s'étaient pliés aux ordres à savoir parler la langue et ne pas les déranger dans cette cohabitation sur les terres.

A travers son témoignage oral j'ai pris connaissance pour la première fois de ma vie de ce qu'avaient enduré les membres de ma famille, famille décimée à deux reprises pendant ce crime sans nom.

Quel choc en entendant la voix de cette grand-mère sur un fond de musique arménienne sacrée avec l'emblématique duduk<sup>13</sup>, choc qui m'a fait pleurer, comme cela avait fait pleurer

---

<sup>10</sup> Janine Altounian fera une brève présentation du parcours analytique qui l'a amenée, après ses deux ouvrages précédents (« Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie »/ Un génocide aux déserts de l'inconscient, 1990; La Survivance / Traduire le trauma collectif 2000) à l'écriture de « L'intraduisible, Deuil, mémoire, transmission » 2005 où, 23 ans après la publication d'un manuscrit paternel de survivant au génocide arménien de 1915, elle commente celui-ci en l'insérant au sein de nombreuses théorisations élaborées tout au long de la cure. Elle analysera tout particulièrement la question de l'empêchement et ses causes à l'œuvre dans le fonctionnement psychique de ceux qui vivent ces situations traumatiques extrêmes.

<sup>11</sup> Reportage sur France Inter de Zoé Varier rediffusé le 9 octobre 2006 dans l'émission *Là-bas, si j'y suis*, dans la série Mémoire (cf. ANNEXE).

<sup>12</sup> C'est ainsi que Zépur qualifie son arménien lors de l'interview.

<sup>13</sup> Cet instrument traditionnel, qui a une histoire de 1500 ans, est encore joué dans certaines régions d'Anatolie et d'Arménie. Il consiste en un chalumeau cylindrique à huit trous à l'extrémité duquel est placée une curieuse

Janine Altounian. A travers cet épisode, on retrouve ce fameux pleur communicatif du peuple arménien dès lors qu'un survivant témoigne de l'horreur vécue.

Au fur et à mesure de la présentation de sa conférence, je réalise que Janine Altounian ressemble étrangement à la meilleure amie de ma grand-mère, chez qui j'ai passé une grande partie de mon enfance. Madame Altounian et sa fameuse grande maison où il y régnait un mélange de mystère, de silence, de vide, de deuil, de tristesse, de solitude avec paradoxalement l'accueil, la chaleur et la douceur d'une grand-mère arménienne de substitution, qui m'impressionnait avec tous ses bibelots et surtout ses gros bijoux. Je me souviens y avoir passé des journées entières, après la sortie de l'école en compagnie de ma grand-mère. Dans son jardin, je me revois en train d'observer des heures durant ses poissons nager dans son bassin en mosaïque, de cueillir les feuilles de vigne pour les ramener à ma mère pour confectionner les fameux « *dolmas* ». Je me souviens de nombreux repas de famille avec mes parents dans cette immense salle à manger, m'être balancée sur le rocking chair situé à l'entrée pendant que les adultes parlaient, jouer quelques morceaux sur le piano à queue mal accordé, aller sentir l'odeur des plats arméniens cuisinés, surtout l'odeur du *pilav*. Je me souviens aussi de ces discussions entre les « grands-mères » en arménien autour d'un *sourch*<sup>14</sup>.

Mais il y avait à la fois quelque chose d'inquiétant, comme une *inquiétante étrangeté* dans cette maison. Je préférerais passer la plupart de mon temps dans le jardin plutôt que de rester dans cette maison qui ne me rassurait pas. Et puis il y avait ce portrait sur le piano qui me regardait quand je jouais. Je ferai le lien dans l'après-coup qu'il s'agissait du portrait de Vahram Altounian.

Je sentais cette *inquiétante étrangeté*, comme un passé dissimulé dont il ne fallait pas approcher. Je ne suis jamais allée à l'étage, j'ai toujours eu peur de monter cet escalier sombre. De même, il m'était arrivé de descendre dans la cave où j'avais entraperçu quelques machines à coudre dans une salle au sous-sol éclairée au néon mais je ne m'y sentais pas conviée.

---

anche. Le duduk, de tous les instruments folkloriques, est le seul à pouvoir reproduire émotionnellement, et ce de manière la plus fidèle, cette souffrance caractéristique des Arméniens.

<sup>14</sup> Café arménien avec le marc.

Tous ces *souvenirs-écrans*<sup>15</sup> me reviennent en bloc mais ce qui est le plus troublant c'est que je n'ai jamais rencontrée en ces lieux Janine Altounian. Je n'avais jamais entendu parler d'elle.

Aussitôt je me suis procurée ses livres, livres qui l'accompagnent toujours dans sa valise comme pour dire qu'ils l'accompagnent dans son chemin de vie. Je ne pouvais partir sans lui prendre ces travaux de recherche. Je me sentais exister enfin, me dire que cette problématique questionne.

Je suis repartie avec deux de ses ouvrages. Une fois chez moi, je ne pouvais les ouvrir. Je savais qu'ils allaient avoir la réponse à bien des choses que j'avais trop longtemps refoulées. Pour reprendre les termes de Janine Altounian, « il était irrecevable, je n'osais l'approcher, comme si cette bombe avait pu exploser entre mes mains. Il me demeura donc illisible<sup>16</sup> ». C'est seulement deux mois plus tard que j'ai pu m'y plonger et commencer à m'ouvrir à cette histoire que nous avons en commun, « un génocide aux déserts de l'inconscient ».

Ma première lecture d' « *Ouvrez moi seulement les chemins d'Arménie* ». *Un génocide aux déserts de l'inconscient* fut un moment très éprouvant et inaccessible. J'ai dû livrer une lutte constante pour l'achever. Au début de cette lecture j'étais comme anesthésiée, sidérée psychiquement, autrement dit, j'étais dans « l'abandon de pensée »<sup>17</sup>. Je m'endormais automatiquement. Je n'étais pas prête à affronter l'histoire des Arméniens et le génocide dont ils ont été les victimes. Puis au fur et à mesure, j'étais bouleversée, prise de sanglots avec une seule envie, celle de vouloir hurler ma rage et ma déchirure interne.

A ce propos, ce mémoire tente d'éclairer le pourquoi de cette déchirure interne, à travers les parties proposées, nous allons dans un premier temps, nous intéresser à la subjectivation nécessaire aux héritiers pour qu'ils puissent se démettre de ce douloureux passé parental, à travers les travaux de Janine Altounian.

La deuxième partie consiste à traiter le manuscrit paternel dont a hérité Janine Altounian, et la nécessité de comprendre et analyser le témoignage d'un survivant : à qui s'adresse cet écrit de

---

<sup>15</sup> Freud Sigmund, *La technique psychanalytique*, trad.fr. A. Berman, Paris, PUF, 2002, 14<sup>ème</sup> édition, p.107.

<sup>16</sup> Altounian Janine, « Terrorisme d'un génocide » in « *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie* ». *Un génocide aux déserts de l'inconscient*, Paris, Les Belles Lettres, 2003, p 81.

<sup>17</sup> Kaës René, *L'idéologie, études psychanalytiques : mentalités de l'idéal et esprit du corps*, Paris Dunod, « Psychismes », 1980, p. 26.

la première génération et en quoi les héritiers de la quatrième génération peuvent s'en emparer pour faire leur deuil ancestral ?

Enfin, la troisième partie, s'attelle à la reconnaissance des effets du trauma dans le transgénérationnel à travers des expériences cliniques en groupes thérapeutiques : comment le groupe peut-il renvoyer à la dualité bourreau/victime alors même que l'on n'a pas vécu personnellement le génocide ?

Finalement, la quatrième génération n'est-elle pas celle pour qui la possibilité du deuil s'offre ? En quoi, les écrits de Janine Altounian résonnent pour ces héritiers ? Quelle est cette arménité transgénérationnelle dont parle l'auteur, qui se confirme dans la quatrième génération ?

## CHAPITRE I : SUBJECTIVATION DE LA PROBLEMATIQUE ARMENIENNE A TRAVERS LES ŒUVRES DE JANINE ALTOUNIAN

Le génocide a engendré un anéantissement de la culture et psychique des êtres, a réduit à néant le langage et les moyens de représentation puis a empêché la mise à distance du traumatisme. De même, le processus génocidaire avait pour visée de désagréger tout langage et d'endommager la personne jusqu'au plus profond de son être, de le déshumaniser et ceci, sur plusieurs générations. Nous allons essayer de comprendre, en nous appuyant sur les apports théoriques et analytiques de Janine Altounian, pourquoi et comment les descendants ont pour legs de libérer leurs parents de la Catastrophe.

### A) LES SURVIVANTS DU GENOCIDE

Pendant le génocide, les bourreaux ont tout d'abord été les « têtes pensantes », tué les hommes et émasculé les puissances phalliques des familles arméniennes. Celles-ci ont été frappées par l'absence de toute triangulation médiatrice et organisatrice et par conséquent, les processus de séparation et d'internalisation de la loi n'ont pu se faire en raison des meurtres des fonctions paternelles. Ainsi, se transmet à l'enfant une sorte d'indifférenciation sexuelle et de télescopage générationnelle aux effets incestuels. Il y a eu une transmission de la dignité paternelle bafouée, destituée violemment de toute fonction de protection, de sécurité et de représentations, une amputation du Nom du père qui passe à la trappe et qui le retire de la filiation. De ce fait, les sujets qui reviennent du génocide sont des rescapés qui ne se préoccupent plus de savoir ce que sont devenus leur féminité et/ou leur masculinité. Ils ne peuvent le penser tant le traumatisme est présent et lancinant.

En ce qui concerne les fonctions maternelles, elles non plus n'ont pas été épargnées. La mère, dévastée de l'intérieur car hantée par le deuil impossible des siens et préoccupée par la survie, ne peut transmettre qu'une vie sans référents symboliques à son enfant. Le champ psychique de la mère est totalement pulvérisé, vide et l'enfant est effacé de celui-ci. La mère n'a pas le plaisir à contempler, à rêver son enfant ou au père et à être dans la *préoccupation maternelle*

*primaire*<sup>18</sup>. Face à la pensée opératoire de sa mère, l'enfant ne peut penser si sa mère ne le pense pas. Or, il doit justement pouvoir s'appuyer, pour penser, sur l'appareil de sa mère. La mère doit offrir cette capacité à contenir par la pensée et à relier son enfant à son père, au monde, à l'altérité. Elle est la médiatrice entre le moi de l'enfant et le monde externe.<sup>19</sup> Janine Altounian, dit que c'est le sein psychique qui manque à tous les enfants de survivants et non le sein corporel, car l'ailleurs de sa mère se tait. Autrement dit, la mère présente un sein qui « fait » sans jamais « être ». La mère, est donc dans l'impossibilité d'introduire son enfant dans le monde de l'autre, de proposer un *espace potentiel*<sup>20</sup> car il est totalement empêché, empiété et écrasé par la terreur. Elle ne peut que lui offrir un amour mutilé et un patrimoine affectif éteint.

En conséquence du génocide, les survivants n'ont plus de repères et ont perdu tout « étayage territorial et linguistique, privé de toute assise narcissisante pour la survie psychique<sup>21</sup> ». Le survivant arménien est dans l'incapacité de parler sa langue car elle renvoie indéniablement à celle du bourreau dénégateur, de l'exterminateur qui l'a violenté. Comme le souligne Janine Altounian, elle est la langue qui ravive « l'expérience catastrophique<sup>22</sup> » des corps dépouillés, battus à mort, des mourants laissés sur le bas coté de la route, des femmes violées, des enfants abandonnés. Par conséquent, la parole ne circule pas, comme totalement menottée, bloquée, gelée, paralysée plongeant la famille arménienne dans un débat voué à un « silence légal<sup>23</sup> ». Les survivants se replient sur eux-mêmes sans pour autant s'ouvrir à l'altérité, à la langue du pays d'accueil avec lequel ils ne rentrent pas en contact et évitent, de ce fait, tout conflit. Il y a, chez le survivant, une étanchéité du champ du discours, avec écrasement du temps et de l'espace, l'empêchant d'être un être parlant et doté d'une pensée car son psychisme est paralysé. De même, se retrouve chez l'Arménien, une farouche résistance à ne pas parler, à ne pas transgresser le silence comme s'il fallait rester dans une discrétion et une clandestinité, dans un monde forclos.

---

<sup>18</sup> Winnicott D.W., *Jeu et réalité : l'espace potentiel*, Paris, Gallimard, 1975.

<sup>19</sup> Cf. la théorie de Bion, éléments alpha et bêta.

<sup>20</sup> *Op.cit.*

<sup>21</sup> Altounian Janine, *La survivance. Traduire le trauma collectif*, Paris, Dunod, 2000, p.26.

<sup>22</sup> *Op. cit.* p32.

<sup>23</sup> *Op. cit.*

## B) LES HERITIERS DU GENOCIDE

### 1) Comprendre son héritage arménien à travers celui de Janine Altounian

La descendance doit se dégager de cet écrasement culturel et psychique transmis par les parents, sortir de cette « psychose blanche » pour pouvoir, selon Janine Altounian, se détacher de l' « inceste blanc<sup>24</sup> ». Il lui est nécessaire et vital de décoller de cet amalgame<sup>25</sup>, de cette indifférenciation culturelle et sexuelle et de se recréer un espace transitionnel, pour délimiter et « reterritorialiser » psychiquement le monde des vivants du monde des ancêtres. Concernant cette confusion, les héritiers ignorent qu'ils sont les porteurs d'un passé confus et encombré, porteurs, de ce que j'appelle, une *arménité transgénérationnelle*<sup>26</sup>, que Janine Altounian définit ainsi :

« En termes concrets, tout Arménien porte en lui, conscient ou non, quels que soient son adhésion ou son ignorance, voire son rejet, quant aux récits sanglants de la mémoire arménienne, quels que soient ses engagements ou ses indifférences politiques, son initiation ou son analphabétisme culturels, des identifications à des parents ou grands-parents massacrés en toute impunité ou rendus orphelins de pays, de protection et de culture, des traces angoissantes d'un effondrement psychique que chaque survivant a dû gérer comme il a pu, sur fond d'effondrement collectif, et bien évidemment dans un déficit de potentialités parentales<sup>27</sup> ».

Autrement dit, il y a une transmission psychique et une inscription corporelle transgénérationnelle de cette histoire collective à tout sujet Arménien qu'il le veuille ou non, qu'il accepte de l'affronter ou non. Tout dépend de s'il souhaite comprendre dans sa langue ce qu'il est advenu à ses ancêtres. D'autre part, Janine Altounian ajoute que les héritiers sont en quelque sorte des protecteurs, des obturants ou des réparateurs, entre le parent et l'horreur du passé.

---

<sup>24</sup> *Op.cit.* p.43.

<sup>25</sup> Cet amalgame se retrouve dans les familles arméniennes qui fonctionnent avec des rapports d'emprise soit sur le mode fusionnel soit sur celui, à l'inverse de l'exclusion et du rejet.

<sup>26</sup> Extrait du mémoire *Héritage d'une féminité génocidée*.

<sup>27</sup> Altounian Janine, *La survivance. Traduire le trauma collectif*, Paris, Dunod, 2000, p.28.



Comment faire pour que la parole des parents apatrides ré-émerge et se déploie ? Comment faire pour que les héritiers se réinscrivent dans une génération et dans leur filiation et parlent en leur propre nom ? Nous verrons, que chez les descendants, la parole, l'écriture et le travail analytique seront des moyens de traduction de l'héritage parental pour donner du sens à leur identité arménienne diasporique mais aussi, des voies qui permettent de sortir de l'enfermement traumatique.

## 2) Des porte-parole de parents restés sans voix

Selon Janine Altounian, il est missionné aux héritiers, qui sont intégrés et socialisés dans le pays d'accueil, de faire office de tiers afin de sortir les survivants de ce mutisme quasi-autistique.

Or, il est complexe pour l'héritier de trouver la langue adéquate et juste, pour pouvoir traduire son héritage car le pays d'accueil, tel une « paroi de verre », « lave, efface, “corrige” obsessionnellement, colmate<sup>28</sup> » et « refoule [...] les souvenirs des origines honteuses, le souvenir de la rupture et de la transplantation<sup>29</sup> » des parents.

Pour dépasser cela et assurer sa propre survie psychique et donc celle de ces parents, l'héritier doit acquérir la langue et la culture qui l'entourent et trouver sa voie et une parole propre qui ne soient ni celle de ses parents, ni celles des autochtones. Ainsi, il revient aux descendants, à la troisième génération particulièrement, d'articuler les deux langues, sans délaisser celle d'origine mais en l'investissant latéralement. Il faut connaître la langue de l'autre pour se distancier suffisamment de cette « langue du traumatisme » où le temps et l'espace ne se distinguent plus. Il faut visiter, côtoyer et habiter d'autres signifiants et d'autres codes culturels pour se forger un « Je » suffisamment stable afin de servir de soutien parental et permettre aux parents l'accès au langage maternel empêché jusque-là. D'ailleurs, Janine Altounian, héritière de la seconde génération, l'exprime clairement : « Je me suis servie de la langue de l'autre pour contourner la mienne frappée d'inexistence, le travail libérateur du deuil ne pouvant s'effectuer que s'il est abrité par l'autre langue<sup>30</sup> ».

---

<sup>28</sup> Altounian Janine, « Une Arménienne à l'école » in « *Ouvrez-moi seulement les chemins de l'Arménie* ». *Un génocide aux déserts de l'inconscient*, Paris, Les Belles Lettres, 2003, p. 46

<sup>29</sup> Op.cit. p. 49

<sup>30</sup> Altounian Janine, *La survivance. Traduire le trauma collectif*, Paris, Dunod, 2000, p.38.

L'héritier, par le biais de la culture d'accueil, offre un contenant, une sorte de « pare-excitation » des représentations de choses, donc permet de symboliser ainsi l'impensable, l'innommable et l'irreprésentable. L'héritier, par le transfert culturel, va permettre au survivant de se réapproprier cet hors langage, lui permettre de se regarder dans un miroir, de se renarcissiser, de restaurer ce « déracinement de la langue invalidée », et permettre de saupoudrer cette vie mélancolique marqué par le nettoyage ethnique en une revitalisation psychique et effective.

L'héritier est un tiers nouveau qui va permettre, par cette langue de médiation, de « déporter » le traumatisme et permettre sa symbolisation, d'enterrer les morts en leur offrant une « sépulture psychique ». En d'autres termes, il incombe aux descendants d'être dans ce que Janine Altounian appelle *la survivance* qui « désignerait ainsi la nécessité d'une vie à rebours, visant non pas à réparer les ancêtres-ce qui reste proprement impossible-, mais à leur faire symboliquement don en soi des conditions d'une parentalité psychique d'après-coup, là où tout moyen d'en exercer une leur avait été retiré <sup>31</sup>».

Finalement, le descendant a pour fonction de mettre en mots, une mémoire qui était destinée à être exclue de l'Histoire par le bourreau.

### 3) Des écrivains d'un héritage en errance

#### 3.1) L'« écriture à plusieurs voix, à plusieurs voies<sup>32</sup> » de Janine Altounian

Par le champ de l'écriture, une autonomisation psychique peut avoir lieu c'est-à-dire que la pensée subjective se décalque de celle de la pensée collective. Il y a possibilité d'installer une aire intermédiaire, un « espace de symbolisation », une sorte de tiers qui aide le sujet à prendre de la distance en tant qu'héritier de la Catastrophe et à ne pas sombrer dans l'effondrement. Ainsi, il favorise la communication entre le monde interne (psychisme de l'héritier) et le monde externe (générations persécutées). Le sujet peut analyser dans la globalité l'objet traumatisant et les souffrances qui ont brisé physiquement et psychiquement la génération précédente. D'ailleurs, pour Janine Altounian, l'écriture offre un cadre qui « comme celui du transfert dans la cure analytique, premièrement « re-porte » le trauma

---

<sup>31</sup> Altounian Janine, *La survivance. Traduire le trauma collectif*, Paris, Dunod, 2000, p.6.

<sup>32</sup> Propos de Kaës dans la post-face de *La survivance*, p. 182.

familial dans le temps d'un après coup, deuxièmement, « dé-porte » le lieu d'effraction traumatique dans le champ de la représentation<sup>33</sup> ». Selon elle, par ces deux modalités conjointes de prise de recul, l'écriture de la rupture causée par le trauma, réinstaura l'héritage donc la réappropriation subjective de l'héritage

De même, à travers l'analyse de nombreux écrits de survivants, Janine Altounian, constate que l'écriture est une voie d'élaboration du déni et du deuil familial car « elle assure un enveloppement verbal, tisse chez certains écrivains, une texture symbolique susceptible de faire bord à des événements irreprésentables de leur propre passé ou offre un texte-linceul pour l'inhumation d'ascendants disparus dans un nulle part du monde, niés dans leur mort et restés sans sépultures<sup>34</sup> ». Somme toute, l'écriture, telle « une prothèse de continuité<sup>35</sup> », transitionnalise là où le trauma, par effet inverse, détransitionnalise (C. Janin, 1996).

### 3.2) La quatrième génération face à l'écriture de soi

Ce n'est que dans l'après-coup que j'ai saisi l'importance d'écrire mon mémoire *Héritage d'une féminité génocidée*. Comme je vous l'ai dit précédemment il m'était impossible de me heurter aux écrits de Janine Altounian. En effet, face à la surcharge émotionnelle ainsi qu'au trop plein de représentations, il fallait que je reconstruise le passé du peuple arménien, que je redécouvre chronologiquement le contexte historique et politique, de 1915 à nos jours. Ensuite, je me suis mise dans la peau d'un sujet arménien persécuté, menacé, déporté, violenté, déshumanisé, mais aussi dans celle des femmes violées, veuves contraintes d'abandonner sur leur chemin leurs enfants ou de les tuer. Survivante, je me suis vue m'exiler, devenir arménienne de la diaspora après avoir épousé toutes les étiquettes possibles « apatride », « naturalisée française » puis « Française d'origine arménienne », et cela de la première à la quatrième génération. De plus, je me suis imprégnée de tous les témoignages pour palier au manque de communication de ma famille. Il fallait que je me redessine les contours de mon roman familial, que j'inscrive sur papier ces bribes de parole épars, pour reconstruire et donner corps à mon anamnèse amputée jusqu'alors.

En écrivant j'ai pu ainsi me créer un lieu de « survie » où il était possible d'y jeter mes maux, mes angoisses et les raisons de mon autodestruction. Dans l'après-coup qu'offre l'écriture,

---

<sup>33</sup> Altounian Janine, *La survivance*. Traduire le trauma collectif, Paris, Dunod, 2000, p. 144-145

<sup>34</sup> Altounian Janine, *L'intraduisible*. Deuil, mémoire, transmission, Paris, Dunod, 2005, p. 47.

<sup>35</sup> *Op.cit.* p. 48.

j'ai pu ainsi restaurer mon monde interne, me détoxifier des souvenirs de la Catastrophe et redonner une place symbolique à mes ancêtres, et me démettre du traumatisme familial et des morts encombrants. Ainsi, j'ai pu me détacher d'un « nous ancestral mortifère pathologique<sup>36</sup> » pour m'exprimer en tant que « Je », sujet singulier vivant doté de subjectivation. Cet écrit était finalement dédié à tous mes ancêtres, à mon père qui n'a jamais su franchement me parler du génocide arménien excepté en étant très émotif ou en s'exprimant que par un farouche militantisme (actions humanitaires essentiellement).

En ce qui concerne cet écrit-ci, il correspond à une symbolisation secondaire de toutes mes recherches faites jusqu'à présent, des écrits de Janine Altounian et des rencontres avec celle-ci et les autres Arméniens de la diaspora.

Pour conclure mes propos je reprendrais les termes d'Hélène Piralian :

« L'écriture pourrait devenir une des manières de se déprendre de l'enfermement déshumanisant, que cette expulsion provoque, et ceci aussi bien dans le temps du meurtre que dans son après-coup. Une manière d'enrayer la désymbolisation du monde, d'en maintenir le sens, et avec lui celui de l'humain, pour lutter contre la destruction génocidaire, sa perdurance<sup>37</sup> ».

Mais aussi, ceux d'Ondine Khayat, qui achève son roman par les mots suivants :

« Nous devons écrire nos vies sur le ciel, pour que ceux qui viennent y lisent nos combats, le sel sur nos blessures. Nous devons écrire nos vies sur le ciel, pour que ceux qui viennent y lisent nos éternelles renaissances<sup>38</sup> ».

#### 4) Des analysants et des analysés malgré eux

##### 4.1) L'importance de la psychanalyse dans les écrits de Janine Altounian

Les Arméniens de la diaspora ont une image sceptique et dépréciative à l'égard de la pensée psychanalytique, produit de l'Occident. En effet, les gens qui sont dans la démarche de

---

<sup>36</sup> Formulation personnelle.

<sup>37</sup> Piralian-Simonyan Hélène, *Génocide, disparition, déni. La traversée des deuils*, L'Harmattan, 2007, p.84-85.

<sup>38</sup> Khayat Ondine, *Lucine*, Paris, Bernard Pascuito Editeur 2007, p.346.

comprendre les endommagements psychiques des survivants et de leurs descendants sont considérés comme indifférents, individualistes et irrespectueux car ils tendent ainsi à se désolidariser du groupe communautaire ; en d'autres termes, cette désolidarisation est vécue comme un détachement d'avec la tradition et une trahison.

D'autre part, c'est grâce à l'« exploration des profondeurs<sup>39</sup> » que justement Janine Altounian a pu mettre à distance le manuscrit paternel et se le réapproprier. La relation transférentielle lui a permis d'atteindre les couches enfouies de l'inconscient, et par des emboîtements puis desemboîtements symboliser les vécus traumatiques dont elle a hérité de l'enfance. Ainsi, le travail analytique permet une décondensation du traumatisme par le déplacement et la métaphore, mais aussi une diffraction. Dans la problématique arménienne, il est possible dans le transfert à son analyste, à travers les projections des imagos parentales abîmées, de comprendre le rejet maternel, la réintroduction du sujet à la relation triangulaire, la mise à jour du déni persistant, de nommer la souffrance et de comprendre le silence autistique des parents mais aussi de scinder la relation bourreau-victime pour convoquer à comparaître ce tiers absent. L'analyste va permettre au sujet, une fois la relation de confiance établie (ce qui n'est pas évident pour un arménien qui se sent toujours menacé) puis une mise en commun d'un langage tiers, d'accéder à son inconscient et extirper les encryptages familiaux incorporés pour les lui faire verbaliser et nommer. Ainsi, le sujet pourra recréer du lien avec l'altérité et basculer vers d'autres obstacles à défaire.

C'est d'ailleurs, selon Kaës, ce que tente de faire Janine Altounian dans ces écrits, non pas en tant qu'analyste mais analysante :

« Ce qui la préoccupe ce sont les traces dans l'inconscient de l'effondrement de la culture. Elle place son dispositif d'analyse à l'intersection de l'histoire collective et de l'histoire psychique, de l'histoire singulière et des liens de groupe, des liens de groupe et du travail de culture, considérant « chacune comme la métaphore de l'autre<sup>40</sup> » ».

---

<sup>39</sup> Altounian Janine, *L'intraduisible. Deuil, mémoire, transmission*, Paris, Dunod, 2005, p. XIII (introduction).

<sup>40</sup> Altounian Janine, *La survivance. Traduire le trauma collectif*, Paris, Dunod, 2000, p.184

#### 4.2) La quatrième génération face à l'analyse

Lorsque j'ai annoncé à mes proches que je comptais reprendre mes études de psychologie, cela a provoqué des défenses inattendues, notamment chez mon père. A quoi bon reprendre des études alors que j'ai une stabilité financière et un métier en or, celui d'infirmière. Je comprendrais que plus tard que c'est un mécanisme de défense dans toute famille, arménienne surtout. S'il arrive quoique ce soit, je dois être en mesure de m'en sortir, de survivre, d'assurer une protection à ma future famille dans les « aux cas où ». Contrer cette survie parentale, suscite un malaise car dans la famille nous avons tous été enfants de médecin, à « sauver et soigner des vies ». Mais moi, je ne pouvais plus être dans le pragmatisme, ni à réanimer des vies physiquement, il fallait que je bascule du côté psychique pour comprendre ces « mal-à-dies/dire ». Je voulais revenir à mes origines, comprendre mon identité actuelle et avoir accès à mon inconscient pour mettre à jour mes résistances et mon roman familial. Je voulais avoir accès à mes mécanismes de défense, défier *l'inquiétante étrangeté* qu'allait susciter d'aller explorer l'inconscient familial. En évoquant tout cela, je percevais chez mon père qu'en n'allant pas dans son sens, j'allais découvrir un patrimoine irrecevable, cloisonné et protégé qui jusqu'à présent était verrouillé. Mais, il devenait nécessaire de faire un travail sur moi, par rapport à mon héritage, par rapport à mes parents et aller à l'encontre des conflits pour comprendre pourquoi j'étais ainsi.

Puis, quelque temps après avoir commencé mon parcours universitaire, j'ai entrepris une psychothérapie d'obédience psychanalytique. Non pas parce qu'il fallait en tant qu'étudiante modèle débiter une thérapie mais parce que j'étais comme paralysée psychiquement et dans l'autodestruction de mon corps. En effet, j'étais régulièrement envahie d'une angoisse qui me plongeait dans une dysharmonie interne. J'oscillais entre des états d'âmes mélancoliques comme plongée dans un ailleurs, un « temps-mort » et des moments d'anxiété intenses qui, pour s'apaiser, me poussaient à décharger mes pulsions dans des troubles du comportement alimentaire.

Au fil des séances, mes crises ont commencé à s'estomper. Pendant des semaines, je pleurais sans cesse des larmes qui n'étaient pas miennes. Des pleurs ancestraux que je n'arrivais pas à m'expliquer, un « surpoids de deuils, de morts, de pleurs et de tristesse » dont je devais me délester. J'ai fait le rapprochement avec le génocide arménien qui a frappé ma famille

paternelle à travers une séance analytique et un rêve<sup>41</sup> que j'ai effectué quelques temps après, qui sont les suivants :

« En effet, lors d'un travail analytique, je me suis projetée un siècle auparavant dans le corps d'une jeune villageoise arménienne. Je portais une longue robe blanche avec de jolies broderies couleur bordeaux, coiffée de deux longues tresses qui tombaient sur ma poitrine. La scène n'est pas réconfortante car je pressens un danger qui rôde. J'entends des cris, des pleurs, une agitation dans le village. Instinctivement, je cours me cacher dans une grange. Mais une présence humaine se jette sur moi telle un prédateur sur sa proie. J'ai à peine le temps de distinguer un homme en uniforme noir. Il m'attrape sauvagement le bras et me jette sur un tas de foin. Il m'embrasse brutalement sur tout le corps, je sens encore son haleine chaude imbibée de raki. Il met sa main sur ma bouche pour éviter qu'un son s'en échappe. Il me fait mal et m'irrite la peau avec sa moustache noire, bien dessinée et drue. J'essaye de me débattre. Impossible de me mesurer à sa force. J'insiste. Il me frappe violemment au visage. Je suis légèrement assommée et saigne des lèvres. Il m'arrache le haut de ma robe et met à nue ma poitrine. Je suis pétrifiée. Il m'écarte les jambes d'un coup sec, me remonte la robe en me griffant les cuisses et presse davantage son corps contre le mien. A l'extérieur, l'agitation s'amplifie, la foule est prise de panique. Par chance, un homme vient interrompre ce supplice en mettant le feu à la grange. Je profite de la situation pour m'échapper de ses mains. Je m'enfuis et j'ai cette sensation d'être à la recherche de quelqu'un. Mais de qui ? Un membre de ma famille ? La scène s'achève sur un ciel noir envahi de fumées noires ».

Comment interpréter cette scène qui m'a totalement bouleversée? Rêve ou réalité passée, j'avais la sensation de subir ce viol et de m'être glissée dans le corps de cette magnifique villageoise arménienne.

« A cette expérience troublante, se greffe un deuxième événement étrange. Un rêve que j'ai fait quelques mois auparavant. La scène se déroule dans le service de réanimation dans lequel j'exerçais en tant qu'infirmière. J'assiste en retrait à une toilette mortuaire étrange. Mes collègues lavent le corps de la patiente décédée pour

---

<sup>41</sup> Extraits de mon premier mémoire *Héritage d'une féminité génocidée*.

ensuite l'envelopper dans un drap blanc. Je ne suis que spectatrice de la scène. L'équipe soignante m'empêche de participer au soin. Elle m'annonce que cette personne est ma grand-mère, je dois rester à ses côtés car je suis la seule famille qui lui reste. Puis, je constate dans l'après-coup, l'atrocité de la scène. Elle n'est pas morte. Elle semble très âgée mais, en me rapprochant d'elle, je constate que son visage est celui d'une jeune femme aux traits magnifiques. Ses yeux bleus me fixent. Elle veut me dire quelque chose mais n'y arrive pas tant sa souffrance est grande. Elle agonise à chaque manipulation faite par l'équipe soignante. Puis, mon regard se déplace sur son corps. Une réelle vision d'horreur. On lui a arraché les quatre membres. Il ne reste plus qu'un tronc de chair rongée qui laisse entrevoir les viscères et les os de la cage thoracique. Et cette odeur pestilentielle qui l'accompagne ! Elle parvient à me dire en arménien : « *Tches desnar agchigs chad ge tsavi, tsique inzi mernim*<sup>42</sup> ! ». Excédée par l'acharnement des soins sur « ma grand-mère », je crie sur l'une des infirmières : « Laisse-la mourir dignement ! T'acharne plus sur elle ! Tu ne vois pas qu'elle souffre ! ». L'odeur persistante de ce cadavre en charpie et l'émotion trop intense ressentie lors de cette scène me font aussitôt revenir à la conscience. »

Que dois-je comprendre à travers cette symbolique puissante ? Cette scène représenterait-elle le sort tragique qu'a subi une des femmes de ma famille paternelle lors des massacres ? La survenue de ces deux manifestations inconscientes dans ma vie a sollicité chez moi le besoin de me replonger dans le passé de mes aïeux et l'envie de me réapproprier mon identité arménienne, trop longtemps déniée ; mais aussi, de revenir sur les circonstances et le déroulement de ce drame pour recueillir et recoller les « miettes » d'une histoire familiale incisée. Malgré cette fracture dans la filiation, il y a omniprésence, il me semble, d'une « arménité transgénérationnelle ». Autrement dit, même si notre identité arménienne est délaissée, qu'elle que soit la durée et qu'elle que soit la raison (choc d'acculturation, assimilation...), elle ressurgit et s'exprime par des manifestations inconscientes. Elle semble se manifester dans notre réalité comme pour témoigner d'une défaillance du langage véhiculé d'une génération à une autre. Les non-dits des victimes du génocide, les informations manquantes concernant les circonstances de mort de leurs proches semblent laisser un impact dans la construction identitaire des générations suivantes.

---

<sup>42</sup> « Tu ne vois pas ma fille que je souffre énormément ! Laisse- moi mourir ! ».



Analyser ce matériel analytique m'a permis de comprendre ma problématique familiale, dégager hors de moi cette « pelote inconsciente encryptée » et cette violence non représentable pour les déposer dans le cadre thérapeutique afin qu'elle se présente à moi, après trois générations, et que je puisse enfin me les représenter pour enfin les rendre symbolisable. De même, cet « espace de symbolisation » m'a permis de me dégager d'une position de victime et de casser ce lien d'emprise du passé dénié par le bourreau. Cette destruction corporelle ne serait-elle pas encore en lien avec ce bourreau transgénérationnel qui agit encore sur moi et qui me fait culpabiliser d'exister ?

D'autre part, j'ai pu ainsi inscrire, mettre des mots sur cet héritage, me détacher de cet inconscient collectif pour m'approprier une subjectivation. La création d'un espace de distanciation offre la possibilité de se réapproprier une identité propre et de se décoller ainsi d'une identité indissociable du génocide, événement fondateur mythique collectif.

Finalement, le but de cette analyse (qui continue toujours) est de « faire avec » sans la nier cette arménité dont tout sujet arménien hérite car c'est ce qui nous constitue en tant qu'humain et de la « dé-porter » vers un autre type d'arménité afin de réintégrer, dans les nouveaux langages les traces d'une arménité en miettes. D'autre part, le travail analytique m'a donné la capacité d'analyser mes mouvements transféro-contre-transférentiels en rapport avec le pays bourreau. En effet, j'ai pu ainsi me dégager de ces projections haineuses et vécues comme persécutives envers le pays dénégateur et effaceur de toutes traces, mais aussi, trouver une stabilité identitaire sans me fourvoyer dans un faux-self d'assimilation qui tendrait à dénier davantage le génocide et par conséquent m'amputer de mon identité arménienne.

## CHAPITRE II : SUBJECTIVATION A TRAVERS L'ANALYSE D'UN MANUSCRIT PATERNEL

### A) UNE SECONDE RENCONTRE ENTRE UN PERE ET SA FILLE

Cette rencontre avec ce « récit endeuillé » s'est finalement réalisée inconsciemment grâce au bon sens de la mère de Janine Altounian. Cette dernière qui n'avait aucun rapport à la lecture ni à l'écriture s'est saisie de cette opportunité hasardeuse pour délivrer le « trésor paternel » à sa fille. C'est ainsi que Janine Altounian parle de cette rencontre avec le « manuscrit brûlant » :

*« Mon père ne me parlait pas de ces choses là, il ne m'avait jamais dit qu'il avait écrit tout cela. J'ai appris par ma mère après sa mort vers 1978 qu'il avait laissé un manuscrit, c'est à ce moment que j'ai dit à ma mère montre-moi. Et là, je l'ai fait traduire immédiatement. Quand Krikor Beledian<sup>43</sup> l'a traduit, j'étais profondément bouleversée, de même qu'il y a eu, en plus de cela, la prise d'otages au consulat de Turquie en septembre 1981. Je me suis dis, maintenant, il faut que l'on publie ce texte. La première publication s'est faite aux Temps Modernes en 1982, grâce à A. Ter Minassian. Il n'y serait pas apparu s'il n'y avait pas eu d'acte politique<sup>44</sup> ».*

Comme de nombreux Arméniens de la diaspora, Janine Altounian sera héritière d'un passé tu. Il lui faudra une trentaine d'années pour comprendre dans l'après-coup ce manuscrit-relique afin de rendre symbolisable aussi bien pour elle que pour son père mais aussi aux yeux de tous les Arméniens descendants de la diaspora ce traumatisme encrypté. Il aura fallu un travail analytique de longue haleine ainsi que l'écriture de trois livres avant de parvenir à une psychisation et une distanciation de cette « transmission radioactive<sup>45</sup> » paternelle.

---

<sup>43</sup> Ecrivain de la langue arménienne, maître de conférences à l'Inalco (Institut national des langues et civilisations orientales)

<sup>44</sup> Intervention de Janine Altounian et de Krikor Beledian lors de la XVIIe Journée « Etudes Arméniennes » pour la présentation de son ouvrage, à l'Inalco.

<sup>45</sup> Yolanda Gampel, « Mais là où il y a péril... », in Altounian Vahram et Janine, *Mémoire du génocide arménien. Héritage traumatique et travail analytique*, Paris, PUF, 2009, p 206.

## B) LA TRADUCTION DU « TRESOR TERRIFIANT<sup>46</sup> »

Selon le sens étymologique, traduire signifie passer d'une rive à l'autre (*traducere*) et par là on entend l'impossibilité d'une rencontre entre deux langues dont les rivages sont irrémédiablement distants. Il y a pourtant un passage possible que le traducteur peut permettre. C'est pourquoi, Janine Altounian, elle-même traductrice, attache une très grande importance au travail considérable que le traducteur Krikor Beledian a effectué concernant le manuscrit paternel, car il a établi à la fois du lien là où il y a rupture à cause du génocide mais aussi de la distanciation entre elle et elle-même. Dans ce cas précis, le traducteur est celui qui permet de passer d'une langue à une autre, de retisser la parole entre un père et sa fille jusque là impossible. Ainsi, il a pu reconstruire l'image du père de Janine Altounian.

Krikor Beledian est à l'origine d'une traduction nouvelle<sup>47</sup>, plus précise et plus approfondie du journal du père de Janine Altounian, grâce aux nombreuses annotations. En réaménageant ainsi ce texte paternel datant du 20 août 1920, sans pour autant le dénaturer, son objectif était de le rendre plus accessible au lecteur français pour ne pas que celui-ci le considère comme une fiction mais bien comme un témoignage. Pour cela, il a dû suivre le rescapé dans son itinéraire à l'aide d'une carte tout en se mêlant à la peau du personnage.

Parce qu'ils ont en commun cette langue maternelle, le traducteur propose une analyse détaillée du manuscrit et parvient à retracer le contexte scolaire et socio-culturel du jeune adolescent. En effet, à son départ en déportation Vahram a 14 ans et il n'écrira ce manuscrit une fois arrivé en France en 1919 et le rédigera d'une traite (hypothèse proposée par Krikor Beledian car : ponctuation déficiente, rares majuscules, texte quasiment pas aéré, non relu car aucune correction effectuée), entre 1920-1921, quand il sera âgé de 19-20 ans.

Ce récit est fait en langue turque<sup>48</sup> (dans le dialecte parlé par un certains nombre d'Arméniens ayant vécu en Anatolie occidentale et méridionale) entrecoupée de mots arméniens (vocabulaire religieux, mois et jours, lien de parenté, noms des personnes...).

---

<sup>46</sup> Altounian Janine, « Temporalité d'élaboration d'un héritage traumatique », *Op.cit.* p. 135.

<sup>47</sup> Krikor Beledian avait effectué une première traduction très rapide dans les années 70. N'étant pas satisfait de celle-ci, il a dû rassembler toutes les notes et rendre ce qui lui semblait illisible, lisible.

<sup>48</sup> Vahram Altounian a écrit en turc car la langue arménienne était interdite à Bursa.

## C) ANALYSE D'UNE ADOLESCENCE GENOCIDEE

### 1) Une identité de survie

Face à l'urgence de la situation et aux obstacles rencontrés lors de la déportation, Vahram Altounian parvient à transformer ses investissements et ses modes de fonctionnement. A ce propos, Alain Ferrant parle d'une plasticité forcenée déployée par le sujet qu'il désigne d'« auto-organisation<sup>49</sup> ». Il constate que tout sujet humain se transforme, s'adapte, entreprend un processus de changement psychique pour répondre et faire face aux exigences violentes de son environnement. Elle implique une ré-élaboration profonde de la subjectivité avec pour particularité quatre grandes caractéristiques des logiques de survie, intriquées les unes aux autres : la radicale transformation identitaire, la dépendance absolue, l'investissement de l'objet réel et l'abolition du travail de deuil.

Le remodelage identitaire et la dépendance absolue s'accompagnent d'un investissement intensif d'objets réels appelés objets de cramponnement, mais aussi des substituts d'un « holding » impossible<sup>50</sup> ou encore des « objets-phares<sup>51</sup> », qui prennent alors une valeur inestimable. D'ailleurs, selon Régine Waintrater :

« Dans leur disparité, ces objets indiquent la capacité du survivant à transformer les restes d'environnement humain en pivot du narcissisme de survie qui « agit comme un baume et sert à la revitalisation du corps épuisé et douloureux et sert à la survie physique aussi bien que spirituelle ». Leur rôle est de donner du sens, en confortant la personne victime de violences extrêmes dans son sentiment d'un droit à la vie, dont tout concourt à la vie privée<sup>52</sup> ».

Le moi conserve une relative zone de fonctionnement autonome à l'intérieur de laquelle il peut exercer un pouvoir d'emprise transformatrice. Par ailleurs, dans cette situation oppressante, le travail et la douleur du deuil sont totalement abolis. Chaque jour, à chaque instant, vivre devient synonyme de faire le deuil de soi-même. Oublier et ne plus être ce que

---

<sup>49</sup> Ferrant Alain, *Pulsion et liens d'emprise*, Paris, Dunod, 2001, p. 115.

<sup>50</sup> Altounian Janine, *L'intraduisible. Deuil, mémoire, transmission*, Paris, Dunod, 2005, p.30.

<sup>51</sup> Waintrater Régine, « Quand vivre est tout le sacré » in Altounian J. et V., *Mémoires du génocide arménien. Héritage traumatique et travail analytique*, Paris, PUF, 2009, p.165.

<sup>52</sup> *Op.cit.* p.165.

le sujet était auparavant, accepter la perte de son entourage, renoncer aux satisfactions pleines de l'enfance et à ce que le sujet ne sera pas, renoncer à ne plus se projeter dans l'avenir.

En l'occurrence, cette logique de survie, est palpable dans le récit du père de Janine Altounian. Pas de temps pour lui de penser et de décrire en détails ce qui passe. Malgré, son épuisement, il va à l'essentiel par l'ingéniosité, le savoir-faire et par l'investissement d'objets de cramponnement tel le flacon d'huile de rose<sup>53</sup>, cet « élixir de vie » qui lui est cher. En effet, vendre par petites quantités cette huile va lui permettre de résister à la mort, de marcher le plus loin possible, de trouver à manger et à boire au quotidien, de protéger le plus longtemps possible sa famille, d'enterrer in extremis son père, de ne pas le pleurer ni songer à sa disparition. A la mort du père, il parvient à prendre en charge le destin familial, veille sur la santé de sa mère, la sienne et sur quelques possessions qui peuvent encore contribuer à leur survie. Dans « Réflexions sur le traumatisme<sup>54</sup> », Sandor Ferenczi décrit cette capacité du psychisme à ériger une partie de soi en « ange-gardien » qui désormais va veiller sur la personne avec sagesse, intelligence et bonté.

Vahram Altounian, témoin-survivant a fait preuve de résistance intérieure à la destruction. Il a trouvé sa force dans un langage habité par le « nous », un dialogue intérieur qui selon J-F. Chiantaretto, donne « sa consistance plénière au sentiment d'existence, tout à la fois corporel et psychique<sup>55</sup> ». L'auteur confère à cette « figure dialogale interne<sup>56</sup> » la notion de témoin interne, cette « figure intrapsychique qui représenterait le regard de l'autre (maternel d'abord, paternel puis ensuite, les autres figures de l'altérité) dont le sujet a besoin pour se sentir exister<sup>57</sup> ». C'est en s'appuyant sur ce regard introjecté qui lui a donné confiance en lui depuis l'*infans*, que Vahram Altounian a pu se maintenir en vie et trouver un espace psychique pour immortaliser par écrit ce dialogue interne.

---

<sup>53</sup> Conte intitulé « Un flacon d'huile de rose » dans Altounian Janine, *L'intraduisible. Deuil, mémoire, transmission*, Paris, Dunod, 2005, p 24-27 et 81-83.

<sup>54</sup> Ferenczi Sandor, « Réflexions sur le traumatisme » (1934), *Psychanalyse IV, Œuvres complètes*, 1927-1933, Paris, Payot, 1982, p. 147.

<sup>55</sup> Chiantaretto J-F., *Le témoin interne*, Paris, Aubier/La psychanalyse prise au mot, 2005, p. 9.

<sup>56</sup> *Op.cit.* p. 164

<sup>57</sup> *Op.cit.* p. 173.

## 2) Ecrire pour survivre

Ce manuscrit est plus un journal de bord qu'un journal intime. Effectivement, le récit est fait à la première personne, centré sur son auteur mais qui, de par la sobriété, la concision, la méticulosité et l'absence prégnante de commentaires personnels et de passages autoréflexifs (ce qui correspondrait alors à une autobiographie) lui confèrent la qualité de rapport. Mais Régine Waintrater, revisite ce manuscrit et lui apporte une vision testimoniale. Autrement dit, ce manuscrit - dont la révélation se fera après la mort de Vahram Altounian - serait un testament précoce, un document posthume déroutant car il est rédigé par un sujet à l'aube de sa maturité. Cependant, l'écriture testimoniale n'apaise pas le survivant parce qu'elle ravive la « cruauté », la cruauté d'une perte et d'une faillite<sup>58</sup>.

Contrairement aux autres auteurs juifs rescapés de la Shoah, le témoignage de Vahram Altounian est certes une trace de la façon dont son peuple fut anéanti mais il semblerait que cela ne soit pas sa volonté. Il est envisageable que sa mission soit celle de perpétrer, et cela de manière très précoce, la loyauté familiale et la délégation, mission que chaque sujet se voit attribuer dès sa naissance par son groupe familial, et qui donne un sens à son existence en l'inscrivant dans la chaîne de la filiation. Il est indispensable à l'inscription ultérieure du sujet en ce qu'elle lui garantit une place dans l'ensemble familial et social. C'est elle qui va guider ses choix dans une fidélité parfois inconsciente au programme de ses aînés.

Au rythme de la déportation et sous la menace, Vahram Altounian a basculé dans le monde adulte et a intériorisé toutes ces visions d'horreur de lui, de sa famille et des autres Arméniens, déportés, harcelés, humiliés, pillés, battus puis tués par les bourreaux. Le jeune homme a sûrement très vite compris que sa parole et celles des autres survivants ne seraient pas audibles ni recevables dans un environnement<sup>59</sup> peu empathique et encore dans le déni. C'est pourquoi, deux ans après le génocide, il décide d'écrire dans la solitude, à l'écart de tous<sup>60</sup>, un manuscrit dans une clandestinité protectrice, relégué au fond d'un tiroir et oublié pendant de longues années. C'est ce que Régine Waintrater appelle le premier temps du témoignage, un temps « pour exorciser un peu de l'étrangeté qui l'habite avant de revenir à la

---

<sup>58</sup> Chiantaretto J-F., *Le témoin interne*, Paris, Aubier/La psychanalyse prise au mot, 2005, p. 15-16.

<sup>59</sup> La crédibilité était minimisée par les historiens et politiciens de l'époque.

<sup>60</sup> Vahram Altounian refusera d'assister aux mariages de ses frères.

normalité<sup>61</sup> ». Cet « espace-temps » était nécessaire à sa reconstruction psychique pour que la vie reprenne son cours, en l'absence des figures parentales.

Ce manuscrit semble agir comme un agent de cicatrisation de ces ruptures, ayant à la fois une fonction compensatrice et une fonction contenante. Vahram Altounian immortalise cette puberté qu'il n'a pu connaître vu qu'il a basculé directement dans l'âge adulte. Il prend appui sur cet écrit pour pouvoir non seulement réguler l'excitation pulsionnelle pubertaire « mise en suspens » mais aussi pour restaurer les équilibres narcissiques pour pouvoir réinvestir de nouvelles bases relationnelles et « affectives ». Cet écrit représente à la fois un lieu pour inscrire une intimité empêchée, un travail de séparation d'avec sa mère et de deuil (des figures parentales idéalisées, de la grand-mère maternelle et de la bisexualité infantile), finalement un travail de renoncement précoce, mais aussi un travail mémoriel consistant à mettre son passé en mémoire pour poser son avenir en France. Comme tout survivant, Vahram Altounian va dorénavant opérer un clivage rigoureux entre la vie quotidienne et les souvenirs traumatiques qu'il tentera sa vie durant d'écarter dans un coin de son psychisme.

### 3) Une écriture de soi post-traumatique

Ce manuscrit écrit peu de temps après l'exil en France est tout le long accompagné, selon Régine Waintrater, d'une rhétorique post-traumatique. Tous les événements de l'exode ont été photographiés mentalement avec une précision des lieux et une parfaite exactitude des diverses stations tout au long du trajet de Bursa à Zor, ce qui suppose un long travail de mémorisation. En revanche, le déporté est dans l'impossibilité d'apporter des éléments descriptifs et temporels précis. En effet, la déportation commence brutalement par un départ en chariot tiré par les bœufs. De même, des mois entiers de cachette, de déportation et de survie, en d'autres termes, toute succession d'événements peuvent être résumés en une à quelques lignes. Que s'est-il passé pendant ces intervalles de temps ? Personne n'en saura rien. Toutes ces informations compressées peuvent susciter une certaine gêne et frustration vis-à-vis du lecteur vu le manque d'intrigue, de dramatisation, de hiérarchisation des événements et d'élaboration du témoignage.

---

<sup>61</sup> Waintrater Régine, « Quand vivre est tout le sacré » in Altounian J. et V., *Mémoires du génocide arménien. Héritage traumatique et travail analytique*, Paris, PUF, 2009, p.156.

De plus, où est passée toute l'atrocité du génocide, les pires exactions et les morts nombreuses ? Vahram Altounian, ne peut l'écrire et les passe sous silence. Même la mort agonique de son père, il ne peut la partager, sa souffrance est pudiquement abrégée. Il faut écarter tout ce qui pourrait être la marque d'une subjectivité, s'en tenir à un surinvestissement de la réalité extérieure, à une stricte factualité. Il y a une atrophie de la vie psychique de Vahram Altounian comme un mode de défense nécessaire à la survie. Une chose est certaine, il souffre dans son corps, mais il ne peut exprimer sa douleur. Tout terme susceptible de renvoyer à des sentiments et de l'affect est proscrit. Il y a un suspens de tout jugement, un gel des affects, une anesthésie émotionnelle.

Vahram Altounian rappelle ainsi les malades atteints d'alexithymie<sup>62</sup>, dont le *Dictionnaire de psychiatrie et de psychopathologie clinique* donne la définition suivante : « Incapacité de pouvoir exprimer ses émotions ». Ce terme « s'applique à la description de la personnalité de certains malades psychosomatiques se caractérisant par une grande difficulté à verbaliser leurs sentiments et émotions, une vie fantasmatique particulièrement pauvre et une activité de pensée et de discours essentiellement orientée vers des préoccupations concrètes<sup>63</sup> ».

D'autre part, il est à noter qu'émerge dans tout ce chaos, une tentative du témoin de préserver sa subjectivation et une volonté de se démarquer d'un « nous » de coagulation avec l'autre (quand il est avec sa famille, avec sa mère ou avec d'autres déportés). Dans la terreur, note Janine Altounian, les différences (de sexes, de génération, d'individu) s'effondrent : on ne forme qu'« une seule et même personne<sup>64</sup> ». Toutefois, Vahram Altounian parvient, par intermittence, à revendiquer ce « Je » écrasé et détruit (origine, lieu de provenance, filiation, appartenance nationale et religieuse) face à cette extermination humaine.

---

<sup>62</sup> Analyse faite par Carine Trévisan dans son étude sur une fiction, *Le Grand Cahier* d'Agota Kristof. Elle s'est interrogée sur les types d'enfants que produisent des situations historiques d'une violence extrême : la guerre, le totalitarisme.

<sup>63</sup> *Dictionnaire de psychiatrie et de psychopathologie clinique*, Paris, Larousse, (dir. Jacques Postel), 1993, p. 22.

<sup>64</sup> Altounian, Janine, *L'intraduisible, Deuil, mémoire, transmission*, Dunod, 2005, p. 111.



#### 4) En s'appuyant sur une interview

Lors de notre échange dans le cadre de l'interview<sup>65</sup>, Janine Altounian tient à reprendre un travail proposé par Luba Jurgenson<sup>66</sup>, travail qui, en s'appuyant sur les œuvres de Primo Levi, décrit les différents stades du témoignage écrit du survivant, témoin de cette atmosphère de terreur et de persécution. Luba Jurgenson cite dans son interview deux types d'écriture :

*« Le livre 1, c'est le texte écrit généralement tout de suite après le camp dans l'urgence. Le livre 2, c'est une réflexion sur le système concentrationnaire. En fait, ce qui m'a réellement permis de faire cette distinction, c'est la phrase de Primo Levi où il dit qu'il considère son premier livre comme une « mémoire prothèse ». C'était ça la clé, le témoignage du niveau 1 devient le document sur lequel vont s'établir les textes du niveau suivant. Tous les écrivains sans exception font un retour sur leur propre écriture, dans leur démarche obsessionnelle. N'a-t-on pas reproché à certain de ne pouvoir décoller du thème du camp ? Ils ne reviennent pas sur les événements mais sur leur propre mémoire et la façon dont celle-ci travaille les événements. C'est là que l'idée ou plutôt le pressentiment d'un niveau 0 est apparu. S'il y a besoin d'une « mémoire prothèse » c'est que quelque chose est perdu ».*

Suite à cette relecture, Janine Altounian fait le rapprochement avec le manuscrit de son père. Ce dernier correspondrait à ce « livre 1 » dont parle Luba Jurgenson. En effet, il a écrit ce manuscrit d'une traite une fois arrivé en France sans le dire à personne et en le « scellant » jusqu'à son décès. Quant au « livre 2 », il s'agirait de toute l'élaboration « obsessionnelle », autrement le travail analytique de sa fille à travers ses œuvres pour pouvoir traduire et donner sens au texte paternel. Par conséquent, le dernier livre *Mémoires du génocide arménien*, est ce « livre 2 » qui vient donner un corps psychique et concret à toute cette réflexion.

---

<sup>65</sup> Interview enregistré et réalisé au domicile de Janine Altounian, le 29 juin 2009.

<sup>66</sup> Maître de conférences de la littérature russe à la Sorbonne, traductrice et romancière de *L'expérience concentrationnaire est-elle indicible ?*, Paris, Le Rocher, 2003, 396 p.

## D) SE SEPARER DU MANUSCRIT POUR REVIVRE

### 1) Grâce aux auteurs-pairs

#### 1.1) Avant l'écriture de *Mémoires du génocide arménien*

Janine Altounian s'est occupée du texte paternel durant trente années<sup>67</sup>, et elle n'envisageait pas ce destin pour un tel écrit. Janine Altounian confie qu'« *à la limite, ce livre n'était pas dans mon parcours*<sup>68</sup> ». Au contraire, elle avait le vague projet de retravailler l'ensemble les textes écrits à la suite de *l'Intraduisible*, afin d'écrire un autre livre. Cette opportunité d'écrire ce dernier livre « s'est imposée à elle de l'extérieur » grâce à une édition italienne qui a pris l'initiative d'éditer le manuscrit et le texte qui l'accompagnait au nom de Janine et de Vahram Altounian. Elle s'est saisie de cette circonstance, autrement de cette reconnaissance du « duo bi-céphale<sup>69</sup> », pour publier ce manuscrit et le rendre encore plus accessible au public.

Pour parvenir à écrire ce dernier livre, elle a convoqué différentes voix (un traducteur<sup>70</sup> et cinq psychanalystes<sup>71</sup>), qu'elle a orchestrées, pour non seulement se distancier de soi-même afin de sortir de cette « *arménité de survie d'amalgame*<sup>72</sup> », mais aussi pour « *faire connaître notre affaire, nous-mêmes, notre identité arménienne, qui nous sommes et les ancêtres qui nous constituent* », « *pour essayer de dire ce qui s'est transmis à moi et tous les Arméniens et Arméniennes de ma génération et je vois que ça s'est transmis aux autres générations, transmission générationnelles* ». Ce livre qui est une traduction de liens va permettre, à travers chaque analyse, de « recoudre les fragments<sup>73</sup> » de vies éclatées, et de redonner corps au texte paternel par sa fille et d'autres analystes pour faire office de porte-voix.

---

<sup>67</sup> Ce manuscrit apparaît la première dans « *Ouvrez-moi les chemins de l'Arménie* », dans l'article « Terrorisme d'un génocide ». Dans *La survivance*, ce manuscrit est inélaborable par sa fille et il apparaît discrètement en note de bas de page, p.57 et l'itinéraire sur carte de la déportation de son père p. 84. Ce n'est que dans *L'intraduisible* que Janine Altounian travaille en 2005, sur le texte paternel et sa traduction.

<sup>68</sup> Propos recueillis dans le cadre de l'interview du 29 juin 2009.

<sup>69</sup> Propos de Janine Altounian recueillis lors de la XVIIe Journée « Etudes Arméniennes » pour la présentation de son ouvrage, à l'Inalco.

<sup>70</sup> Krikor Beledian

<sup>71</sup> Régine Waintrater, Jean-François Chiantaretto, Manuela Fraire, Yolanda Gampel et René Kaës.

<sup>72</sup> Propos recueillis dans le cadre de l'interview du 29 juin 2009.

<sup>73</sup> Titre de la thèse de Martine Hovanessian, anthropologue, chercheuse au CNRS-Université Paris 7. Denis Diderot.

## 1.2) Pendant et après l'écriture de *Mémoires du génocide arménien*

Pour donner jour à ce livre, Janine Altounian a souhaité retranscrire en version électronique le manuscrit de son père. Cette retranscription a duré deux semaines, retranscription qui l'« a replongée dans une sorte d'hallucination. Je n'étais pas en 2008, mais en 1915-1916, je n'étais pas ici mais avec ma grand-mère et son fils. J'étais complètement « out », j'avais vraiment peur, alors que le texte de mon père ne décrit pas d'horreurs! Je me disais à chaque mot recopié « qu'est-ce qui va se passer encore ? » Quand ils sont arrivés à Marseille, j'ai retrouvé une vie normale ! ».

L'écriture de son article dans ce livre polyphonique fut douloureux pour Janine Altounian, et elle l'exprime ainsi « j'ai été très mal pendant un an et demi, le temps que ça sorte. Ecrire c'est une obligation, il faut que je le fasse, il faut que je sois délivrée ». A la suite de l'écriture Janine Altounian exprime un soulagement, comme « délivrée de ce poids ». Maintenant que ce travail est arrivé à sa fin, elle s'interroge sur ce nouvel espace de vie qui s'offre à elle. Vaut-elle le désinvestir progressivement ou, au contraire découvrir un autre mode de rapport à la vie ? Elle ne peut encore répondre à cette question. Mais, elle compte sur les autres-pairs pour le lui dire.

## 2) Deuil d'un manuscrit à jamais perdu

Pour conclure, je souhaitais ajouter qu'à travers le manuscrit de Vahram Altounian j'ai pu faire en quelque sorte le deuil des écrits de mon arrière-grand-père, écrits à jamais perdus. Il avait légué à son épouse ainsi qu'à ses enfants tous ses écrits avant de se faire assassiner. Malheureusement, à l'époque, sous la menace et la persécution omniprésente du pays bourreau, ils furent détruits par l'un de ses enfants. Les avaient-ils lus ? Là encore nous n'en sauront rien, alors que mon père insistait auprès de son oncle pour avoir la moindre information. Aujourd'hui, je comprends mieux pourquoi mon père s'obstinait à acheter de vieux manuscrits écrits en alphabet cyrillique. Cela reflétait son désespoir et son impuissance face à un passé irrécupérable. Ce manuscrit paternel a toute son importance aux yeux des générations futures. Il est tous ces témoignages à jamais non véhiculés, il est tous ces écrits à

jamais détruits, il est toutes ces voix qui n'ont jamais pu s'exprimer. Autrement dit, ce manuscrit est un porte-voix vers la reconnaissance de tous ces disparus.

Enfin, je souhaiterais achever cette réflexion par ce que René Kaës appelle le travail de remembrance polyphonique dans l'écriture de Janine Altounian :

« La remembrance est ainsi le processus de remémoration et, par la commémoration, la réintégration de la catastrophe dans le corps somatique et dans le « corps social »<sup>74</sup> ».

En effet, grâce aux écrits, non seulement de Janine Altounian mais aussi de ses collaborateurs, qui ont nourri ce manuscrit, il est dès lors possible aux héritiers de génocide de faire leur devoir de mémoire vis-à-vis des survivants, de pouvoir redonner une sépulture aux morts et se démettre et se séparer après tant d'années de cet amalgame chaotique.

---

<sup>74</sup> « Le travail de l'intersubjectivité et la polyphonie du récit dans l'élaboration de l'expérience traumatique » in Altounian Vahram et Janine, *Mémoire du génocide arménien. Héritage traumatique et travail analytique*, Paris, PUF, 2009, p 218.

### CHAPITRE III : SUBJECTIVATION A TRAVERS L'ANALYSE DE DIFFERENTES SITUATIONS CLINIQUES

Il s'agit de comprendre dans cette partie comment les travaux de Janine Altounian fonctionnent en tant que leviers thérapeutiques lors de l'analyse de nos mouvements transféro-contre-transférentiels dans notre métier de psychologue clinicien ou de psychanalyste.

Nous allons voir comment, à travers les groupes thérapeutiques que j'ai intégrés au cours de mon stage<sup>75</sup>, ma problématique arménienne – que je prétextais au départ n'être qu'une problématique institutionnelle suite aux remaniements importants du service - s'est non seulement jouée au psychodrame psychanalytique mais s'est également manifestée au cours de consultations transculturelles et pédopsychiatriques, au cours desquelles il m'arrivait en tant que co-thérapeute de faire également office d'interprète en langue turque. Cependant, ce n'est que suite à un travail analytique couplé à une relecture de mon mémoire et des écrits de Janine Altounian que s'est révélée l'empreinte d'un héritage traumatique dans mes mouvements transféro-contre-transférentielles.

#### A) Le psychodrame psychanalytique de groupe<sup>76</sup>

En début d'année, la mise en place du psychodrame psychanalytique a connu quelques bouleversements. En effet, la pédopsychiatre référent, à l'origine du psychodrame dans le service, a cédé sa place à une nouvelle collègue. Cette séparation d'avec le « pilier du groupe » s'est faite progressivement sur quelques séances, afin de préparer les jeunes patients et faciliter l'intégration des nouvelles arrivantes.

---

<sup>75</sup> Service de Psychopathologie de l'Enfant et de l'Adolescent à l'hôpital Avicenne de Bobigny du Pr M-R. Moro.

<sup>76</sup> « *Forme de psychothérapie reposant sur les données essentielles de la théorie psychanalytique et utilisant le jeu et sa dramatisation aux fins d'élucidation des phénomènes inconscients. Dans celui-ci, la fonction interprétative du jeu est au premier plan et repose sur l'analyse du transfert et des résistances. La fiction que représente le jeu est une invite à une activité symbolisante souvent précaire pour le type de patient auquel cette thérapie s'adresse* ». Dictionnaire International de la psychanalyse sous la direction d'A. De Mijolla, Calmann-Lévy, 2002.

Par ailleurs, à mon arrivée, le groupe de patients était au nombre de quatre (le nombre maximum est de six). Se sont greffées, quelques séances plus tard, et de manière progressive, deux nouvelles patientes. Ce dispositif, réuni dans son intégralité, se maintiendra que peu de temps. La rencontre des anciens du groupe, qui font du psychodrame depuis un an et demi avec « les nouvelles », provoque des tensions, celles-ci suscitant des clivages, et par conséquent, la formation de sous-groupes. Peu à peu, les « anciens » désinvestissent le groupe, et trois d'entre eux se sont retirés de ce dernier de manière successive. A ce jour, il ne reste plus que trois patients, dont un « ancien ».

Comment pouvons-nous interpréter cette décomposition interne du groupe ? Ces départs peuvent se comparer à une « fuite » inhérente à l'« attaque » du cadre. Nous pouvons dès lors faire un rapprochement à la théorie de Bion, celle de « l'attaque-fuite ». Il conviendra d'étudier de quelle manière, lors d'une séance, cette « attaque » du cadre thérapeutique se joue dans le psychodrame.

### 1) Présentation de la vignette clinique

Lors de cette séance, le groupe de thérapeutes au complet reçoit Aurélia et Axelle, les « nouvelles ». Elles sont surprises de l'absence des autres jeunes, absence qu'elles verbalisent aussitôt assises.

#### **→ Elaboration de la scène<sup>77</sup>**

Axelle propose le thème. Il faut préciser qu'Axelle a pour coutume de préparer au préalable, en dehors du cadre, le thème qu'elle souhaiterait jouer. Elle le soumet toujours à sa « complice » et binôme, Aurélia. De même, elle l'incite à aller dans son sens par des jeux de

---

<sup>77</sup> Consiste en la mise en place du cadre (cercle de chaises) et de l'accueil des patients par le meneur ou directeur de jeu. Seul lui intervient dans la co-construction de la scène élaborée par les patients. En général, ils mettent en jeu des proches ou une situation quotidienne récemment vécue. Le meneur de jeu peut éventuellement orienter les patients, surtout s'ils sont en difficulté ou quand la fantasmagie déborde et envahit la réalité extérieure empêchant ainsi la réalisation de la scène. L'élaboration sera aussi le temps d'assigner les rôles aux co-thérapeutes et le choix du thème de jeu. Ce temps d'élaboration n'est pas à négliger par les co-thérapeutes. En effet, dès la mise en jeu de la scène, il est important de porter leur attention sur la dynamique du groupe car le choix du thème et la distribution des rôles vont se révéler intéressants.

regards ou des chuchotements. Le thème est le suivant : la rencontre de terriens avec des extra-terrestres. Les terriens arrivent en fusée sur une nouvelle grande planète. Ils veulent la posséder, la conquérir, construire des maisons, des piscines et devenir les « rois de l'univers ». Le but est de chasser les extra-terrestres qui sont décrits comme « bizarres » avec « 2 nez, 3 yeux, 2 oreilles, 1 bouche ». Dans la consigne, Axelle dit que les terriens et les extra-terrestres doivent trouver un terrain d'entente et qu'ils parviendront à vivre ensemble sur la même planète. Les rôles des terriens sont assignés aux deux couples de co-thérapeutes. Aurélia et Axelle choisissent d'être les extra-terrestres.

### → Jeu psychodramatique<sup>78</sup>

La première scène se joue autour des préparatifs des terriens pour leur grand voyage. L'un est heureux, curieux et excité à l'idée de partir, un autre se demande, une fois monté dans la fusée, si finalement, cela n'allait pas être trop dur de quitter sa famille, ses proches ; le troisième soulève la possibilité de ne jamais pouvoir revenir et le dernier (moi-même), convaincu par les arguments du premier, se laisse tenter par l'aventure, alors qu'il n'y était absolument pas préparé. Les terriens montent dans la fusée pour un long voyage.

La seconde scène : l'arrivée sur cette nouvelle planète. Le premier terrien est conquis par la beauté des lieux, le cadre lui plaît immédiatement, il fait chaud. Tout de suite, il veut « construire des maisons, des piscines, des terrains, des tours » et soumet l'idée à ses amis. L'un approuve ses idées et le soutient. Pour, les deux autres (co-thérapeutes femmes), la découverte se fait plus lentement et exprime leur peur « *c'est très grand ici, je ne suis pas rassurée !* », « *Il y a plein de moustiques ici, ils me piquent !* », « *T'es sûre qu'on a fait le bon choix ?* », « *Et s'il y avait d'autres habitants sur cette planète ?* »

La troisième scène : la rencontre, le « choc des deux mondes ». Le premier extra-terrestre (Axelle) vient à leur rencontre et par des gestes de rejet (comme avec un couteau dans la main) exprime sa colère « *Qui êtes-vous ?* » « *Vous n'avez rien à faire ici, c'est notre*

---

<sup>78</sup> Le jeu est le moment pour les patients de confronter leur représentation de la scène avec leur figuration en acte. Cependant, les co-thérapeutes joueront peut être d'une manière que le patient n'attendait pas. En effet, on peut assister à plusieurs procédés de jeu des psychodramatistes pour permettre aux différents protagonistes de s'exprimer : *le jeu en miroir* (un co-thérapeute joue une personne ayant des ressentis similaires au patient. Ceci donne au patient la possibilité de s'identifier à un autre, à une image de lui-même) ; *l'inversion des rôles et l'interruption d'une scène* par le meneur de jeu pour livrer une interprétation, puis la laisse redémarrer ou non

*planète repartez immédiatement !* » « *Allez ! Dégagez ! Sinon je vous tue !* », « *En plus vous êtes moches, vous n'êtes pas comme nous, vous n'avez qu'un nez et deux yeux* ». Le deuxième extra terrestre (Aurélia), plus en retrait, suit les propos de son alliée mais avec moins de haine, d'agressivité et de conviction: « *Oui, allez partez, sinon vous allez mourir !* ».

Les terriens hommes cherchent un terrain d'entente, proposent qu'ils en discutent tous ensemble dans le calme pour faire connaissance. Les terriennes, plus en retrait, observent et critiquent leur aspect physique étrange. Les terriens proposent d'organiser un repas pour faire connaissance. Les extra-terrestres acceptent mais Axelle glisse à Aurélia « *Attends, j'ai une idée, on va mettre du poison dans leur repas !* ».

Quatrième scène : le chef des extra terrestres arrive tout sourire en se frottant les mains, accompagné de son alliée très discrète. « *Ça va ? Ça se passe bien ? Tenez buvez on vous a ramené une boisson, une spécialité de chez nous!* » « *Buvez c'est très très bon !* ». Seuls le terrien chef et la terrienne (pas rassurée en début du voyage et à son arrivée sur la planète) acceptent volontiers. L'autre couple de terriens refusent, sous les conseils de la terrienne (moi-même) qui lui dit « *Ça ne m'inspire pas confiance* ». Quelques minutes plus tard, les buveurs qui se sont aventurés à goûter ce cocktail de bienvenue se sentent mal, ils ont « *la tête qui tourne, envie de vomir puis de dormir* ». Les extra-terrestres ont empoisonné deux des terriens. La terrienne non empoisonnée supplie pour avoir un médicament. Commence alors une course poursuite avec le chef des extra-terrestres. Il refuse de céder l'antidote, et jubile en voyant les autres agoniser. La terrienne parvient à arracher l'antidote des mains et l'apporte directement à ses camarades victimes. Ils sont sauvés de justesse. Les terriens s'enfuient et repartent immédiatement sur la terre.

### → **Interprétation**<sup>79</sup>

Quand le meneur de jeu leur demande ce qu'elles en ont pensé, Axelle a répondu « *C'était amusant, j'ai bien aimé !* ». Et Aurélia : « *C'était rigolo !* ». Le meneur de jeu fait remarquer que la consigne n'a pas été respectée alors qu'au départ c'est Axelle qui l'avait

---

<sup>79</sup> Le meneur de jeu met fin à la scène. Chacun se prend une chaise, et le dispositif en cercle initial retrouve sa forme. Cette troisième phase est le temps de la représentation, de l'élaboration, de la construction. Le meneur de jeu pointe et interprète leurs réactions à travers ce que les patients et les co-thérapeutes ont joué (gel psychique, effondrement, sentiment de désaide, excitation...) ou non mais aussi la différence entre ce qu'ils ont joué et la scène qu'ils avaient proposée initialement.



énoncée. De même, le meneur de jeu fait remarquer de manière très subtile que « *Finally, le jeu qui s'est joué aujourd'hui, c'est ce qui se passe en réalité dans le psychodrame : les nouveaux envahissent les anciens et ils parviennent à les chasser* ». Les jeunes adolescentes sont restées perplexes car elles ne s'attendaient pas à une telle remarque. Aurélia, en second plan dans le jeu et sous l'emprise psychique d'Axelle, se sentait très mal et l'a verbalisé « *Mais c'est un jeu, on n'est pas méchante en vérité!* ».

## 2) Première analyse<sup>80</sup> en rapport avec la problématique institutionnelle

Nous retrouvons à travers cette illustration, l'émergence inconsciente chez une des patientes d'un fantasme de destruction, ou encore appelé « *fantasme de casse* » (D. Anzieu) qui vient successivement :

1) « casser », morceler l'unité groupale, donc provoquer l'« attaque-fuite », provoquant ainsi le départ-fuite de trois des pré-adolescents.

2) « casser » le « *rêve du groupe* » ou l'*illusion groupale*<sup>81</sup> (Anzieu): nous ne sommes plus un groupe solide, unifié mais éclaté ; donc en quelque sorte une attaque de l'idéal de chacun des co-thérapeutes.

3) « casser » le *cadre du cadre* (Kaës) ou l'*enveloppe groupale* (Anzieu) autrement dit le système de règles.

4) « casser » la *groupalité psychique* ou l'*appareil psychique groupal* (Kaës). Rappelons le, c'est ce qui permet l'articulation entre le *groupe interne* - ensemble de pulsions, représentations, instances psychiques, imagos... incorporés et introjectés - avec le *groupe externe*, réalité groupale.

---

<sup>80</sup> Une fois que les patients quittent le cadre, il y a une reprise d'élaboration des mouvements transférentiels et contre-transférentiels (*analyse intertransférentielle*, KAËS) des co-thérapeutes et du meneur de jeu sur le plan individuel et/ou groupal.

<sup>81</sup> « *Nous sommes bien ensemble, nous construisons un bon groupe, et (si le leader du groupe partage cet état) nous avons un bon leader* »

5) « casser », et ce à titre personnel, mon plaisir de jouer. En effet, je me sentais comme empêchée de jouer spontanément, happée par un fantasme archaïque impossible à me figurer, me représenter. Ma seule alternative afin de neutraliser l'agressivité d'Axelle était de répondre à mon tour par de l'agressivité, non pas verbalement mais, en mimant l'arrachement violent de l'antidote de ses mains. Démunie et « en détresse » face à cette situation qui se détériorait et qui devenait insoutenable, je n'ai pas voulu me laisser envahir et dominer par cet « être despotique, omnipotent et destructeur ». Je me suis sentie attaquée et en alerte au plus profond de mon être. Par conséquent, j'ai dû « prendre la fuite », donc en quelque sorte m' « incliner » afin de « préserver ma dignité et mon intégrité physique et psychique » pour éviter cette situation d'emprise et de déplaisir extrême. Dans l'après-coup, j'ai réalisé que je me suis endossée le rôle de protecteur du groupe et de l'Autre en situation de « *désaide* ».

Il était question à travers cette réflexion de montrer les incidences de la défaillance institutionnelle sur les groupes thérapeutiques. Cette dissolution du groupe vécue comme une menace s'est transposée dans la mise en scène du psychodrame, menace qui comme nous venons de le découvrir m'a profondément mise à mal.

### 3) Analyse post-lecture des travaux de Janine Altounian

Cette analyse qui décrit explicitement mon ressenti face à la pathologie (état-limite) d'Axelle, laisse clairement transparaître une transmission du traumatisme liée au processus génocidaire.

Tout d'abord, le jeu psychodramatique s'avère, dans ce cas, représenter la scène de persécution de l'empire ottoman sur le peuple arménien dont le but final est de vouloir exterminer une race trop « encombrante sur ses terres ». La cohabitation n'est pas envisageable car les musulmans (extra-terrestres) ne peuvent coexister sur les mêmes terres que les *giavours*<sup>82</sup>, autrement dit, les chrétiens (les terriens). Ces derniers ont suffisamment conquis les terres de par leur intelligence et l'expansion de leurs commerces dans l'Europe. Pour les chasser sans laisser de traces, les Turcs vont user de duperie et de mensonges, et profiter de leur position hégémonique pour les attaquer non seulement dans leur intégrité morale - persécution, menaces verbales, confiscation de tous les biens et de leurs droits - mais aussi physique – les massacres et l'agonie lente lors de la déportation.

---

<sup>82</sup> Les infidèles.

Concernant le décodage de mon propre jeu et de mes ressentis, il semblerait que je me sois positionnée en tant que femme victime des persécutions. Pour ma part, il s'agirait d'une mère, en situation d'urgence, attaquée aussi bien dans son essence et son pouvoir que dans sa fonction de maternage et de contenance. Face à la mort des figures paternelles (les co-thérapeutes hommes) une mère ne peut plus proposer à son enfant un environnement idéal et protecteur vu que celui-ci est devenu subrepticement chaotique et angoissant. Elle, qui en temps normal doit lui apporter de la tendresse et maintenir sa vie, ne peut dorénavant que lui offrir de la peur et l'acheminer vers l'impensable, c'est-à-dire, sa mort. Impuissante face à cette situation d'alerte, où il faut « sauver sa peau » et celle de son enfant, elle se voit obligée d'interrompre son maternage – le holding, le handling et l'object-presenting<sup>83</sup> - qui contribuent à la constitution de son enveloppe psychique. On assiste au passage brutal d'une « mère suffisamment bonne » à une « dématernisation<sup>84</sup> », d'où ce fort sentiment de désaide.

Pourquoi alors avoir « endossée » (comme je le mentionne dans ma première analyse) cette position là ? Je pouvais me soumettre au choix du bourreau et quitter les lieux sans chercher le conflit ou bien je me laissais mourir comme les autres co-thérapeutes. Comment traduire cet acte ?

1) Symboliserait-il une fantasmatisation<sup>85</sup> ou une réalité tue et encryptée puis transmise inconsciemment de génération en génération, de scènes de meurtres ou de persécution que ma première arrière-grand-mère<sup>86</sup> a dû fuir seule ou en compagnie de ses enfants ?

2) Symboliserait-il la fuite, en urgence, du village, de ma seconde arrière-grand-mère<sup>87</sup> et de ses deux enfants à l'annonce de la mort de son mari ? Mais aussi par conséquent, son

---

<sup>83</sup> Winnicott, *Jeu et réalité : l'espace potentiel*, Paris, Gallimard, 1975, 277 p

<sup>84</sup> Cupa Dominique, *Tendresse et cruauté*, Paris, Dunod, 2007, 336 p.

<sup>85</sup> Je fais référence à mon rêve.

<sup>86</sup> Fragment de mon témoignage dans *Héritage d'une féminité génocidée* (p.48): « Toutes traces de filiation précèdent les événements de 1915, dans le village de Cengiler. Mon arrière-grand-père Kévork Apkaryan, professeur d'école, est enrôlé dans l'armée ottomane. Il fait partie d'un bataillon de soixante milles Arméniens. Quel était le but exact de ce rassemblement? Il était soi-disant question de se battre contre l'armée russe. Mais n'était-ce pas le début de l'anéantissement du peuple arménien camouflé sous un prétexte militaire. Comment s'est déroulée cette période de sa vie ? Aucune information. Il s'est peut-être caché le temps que le génocide se termine. Quoiqu'il en soit, il en est sorti vivant. Il parvient à retourner dans son village, dévasté, vidé de ses habitants. Sa femme n'est plus là, ses enfants non plus. Ont-ils été torturés, déportés puis tués ? Ont-ils pu s'enfuir ? Ou alors, ont-ils été enlevés puis islamisés de force ? Combien étaient-ils au juste ? Personne n'en saura rien ». (p.

<sup>87</sup> Op. cit p.48 : « Il quitte la région pour se rendre à Keskinmaden. Sur le chemin qui le mène à sa nouvelle vie, il rencontre de nombreux orphelins rescapés. Il décide de créer une école. Il en sera le directeur et le professeur principal. Puis, il rencontre mon arrière grand-mère, Nurisa Shaïnian avec qui il décide de refonder une famille. De l'union de mes arrière-grands-parents, naissent, après une période difficile à la conception, mon grand-oncle

impossibilité de pouvoir penser la mort de son mari, car absent et sans sépulture au détriment de « sauver sa peau » et celles de ses enfants ?

3) Symboliserait-il l'angoisse et la terreur de ma mère qui, me promenant un jour dans un jardin public à Istanbul, fut prise dans une fusillade dont les Loups gris<sup>88</sup> étaient à l'origine ? Comment protéger son enfant dans cette situation de tension extrême<sup>89</sup> ?

Pour conclure, nous pouvons émettre l'hypothèse suivante :

Puisque le crime sans nom n'a pu être parlé aux héritiers car empêché et non élaboré, de la seconde à la quatrième génération de ma famille, il s'est inscrit et a pris corps dans l'acte à travers le psychodrame. Il a fallu que je mette en acte ce que Janine Altounian appelle la « survivance », à savoir, cette « stratégie inconsciente que les survivants d'une catastrophe collective et leurs descendants mettent réciproquement en place, pour reconstruire sur pilotis les bases précaires d'une vie possible parmi les « normalement » vivants du monde où ils ont échoué<sup>90</sup> ». Dès lors, mettre en acte, signifie dans l'après-coup, un moyen de mise à distance, de subjectivation et de secondarisation possible pour l'héritier dans le meurtre sans nom, passé sous silence depuis quatre générations. Il permet également de se dégager d'un magma confusionnel familial où chacun retrouverait sa place et ainsi redonner une « sépulture psychique » aux morts de la famille.

---

Jean en 1922, puis mon grand-père Minas pendant « le temps des cerises » (vers juin) en 1923. Mais, ils ne pourront profiter de leur père car il est arrêté puis embarqué par Topal Osman. Mon grand-père n'est qu'un nourrisson de quinze jours lors de son départ. Il était victime d'être un intellectuel arménien qui écrivait beaucoup. Il sera tué. Certains disent pendus, d'autres, assassiné. On ne connaît pas les circonstances de son décès ni le sort qui lui a été réservé. Pendant ce temps, mon arrière-grand-mère est au hammam avec ses deux enfants. Quelqu'un court lui annoncer la tragique nouvelle. On lui conseille de quitter la ville. Elle part dans la précipitation avec ses enfants, les écrits légués par son mari pour ses enfants et le reste de sa famille. Ses frères Krikor et Benon ainsi que ses sœurs Dikranoui et Hripsime Shaïnian l'accompagnent dans cette traversée du pays jusqu'à Istanbul. Dans quelles conditions s'est déroulé le voyage ? Combien de temps a-t-il duré ? Personne n'en saura rien non plus ».

<sup>88</sup> C'est une organisation turque d'action politique. Elle est proche du MHP - Parti d'action nationaliste - mouvement d'extrême droite qui est relativement important en Turquie. En ce qui concerne leur philosophie, ils sont proches du FN français. Leur volonté est de réunir tous les peuples turcophones que l'on trouve en Azerbaïdjan, dans les pays d'Asie Centrale, dans les Balkans et le Caucase. C'est ce qu'on appelle le pan-turquisme. S'ils sont officiellement laïcs, leur doctrine s'est islamisée sous la pression des islamistes. Ils sont accusés d'actions violentes, notamment contre la Gauche, l'extrême Gauche et les minorités ethniques et religieuses dans les années 1970, avant le coup d'État de 1980, dans un contexte d'anomie sociale et politique résultant en grande partie des dynamiques externes. Le 13 mai 1981, Mehmet Ali Ağca, membre des Loups gris, tente d'assassiner le pape Jean-Paul II sur la place Saint-Pierre à Rome.

<sup>89</sup> D'ailleurs cette menace s'est même étendue dans les facultés empêchant ma mère d'aller étudier la psychologie par peur, pour ma famille maternelle, d'être tuée.

<sup>90</sup> Altounian Janine, *La survivance. Traduire le trauma collectif*, Paris, Dunod, 2000, p 1.

## B) LA CONSULTATION TRANSCULTURELLE

Le groupe thérapeutique de consultation transculturelle<sup>91</sup> peut être proposée à tout patient (enfant ou adulte) migrants de la première, deuxième voire troisième génération (point important car cible les difficultés dans la transmission transgénérationnelle) dont la problématique et l'expression de la psychopathologie sont intimement liées à son histoire migratoire traumatique, aux représentations de la maladie dans sa culture d'origine et aux difficultés à faire le lien entre la culture d'origine et celle d'accueil (acculturation).

D'autre part, il s'agit d'un dispositif groupal métissé, avec en général, une dizaine de co-thérapeutes incluant des stagiaires en psychologie, a deux fonctions. Premièrement, une matérialisation (symbolisation) de l'altérité. Ce groupe de co-thérapeutes métissé fortifie l'alliance thérapeutique de par sa diversité culturelle et théorique. Ce groupe de co-thérapeutes, différents les uns des autres, vont participer à la construction des étayages du patient par le biais de processus de projection et d'identification.

Deuxièmement, une transformation de cette altérité en levier thérapeutique. En d'autres termes, le groupe permet le portage culturel (Deveureux, 1972), c'est-à-dire la restitution de l'enveloppe externe mise à mal par l'expérience migratoire. Cela permet une relance des processus associatifs souvent figés du fait de la rupture des cadres et de l'homéostasie entre dehors et dedans (d'après T. Nathan, la migration représente un trauma lié à une perte du cadre culturel, la migration est donc un facteur de vulnérabilité psychique). Ce portage culturel permet l'accès au système symbolique du patient. Pour y avoir accès, les co-thérapeutes peuvent user d'une logique de narration spécifique : utilisation d'images, de métaphores, de proverbes, de mythes, de paroles bibliques ou coraniques, etc. Cet étayage permet avec le patient de co-construire un sens culturel, de reconstruire son histoire, de donner une cohérence à sa vie, de comprendre l'étiologie de ses symptômes et l'origine souffrances.

---

<sup>91</sup> Le dispositif de la consultation d'ethnopsychiatrie de Bobigny est constitué d'un groupe, assis en cercle, de co-thérapeutes pluridisciplinaires, d'origines culturelles et linguistiques multiples, formés à la clinique, formés ou en formation psychanalytique pour la plupart et « initiés » à l'anthropologie. Le groupe est constitué d'un noyau dur de thérapeutes formés à l'ethnopsychanalyse. Les autres sont des thérapeutes formés en France ou à l'étranger qui viennent se spécialiser en ethnopsychiatrie. Il n'y a pas toujours des thérapeutes de la culture d'origine du patient. La consultation a lieu le mercredi ou le vendredi matin. Une séance dure une heure trente environ et l'intervalle entre deux consultations est de deux mois environ. Les patients accueillis viennent de tout horizon. Certains viennent d'Afrique Noire, d'autres du Maghreb, d'autres encore d'Asie du Sud-Est, des Antilles, de Turquie...mais aussi d'Europe de l'est, d'Europe du Sud, du Moyen-Orient, d'Inde, du Sri Lanka...

Mais cette année, le groupe thérapeutique, démotivé et sensible aux remaniements institutionnels, n'était pas disponible pour assurer ce cadre de manière optimale. D'autre part, s'est opérée progressivement une scission nette entre d'un côté, le thérapeute principal et ses co-thérapeutes, et de l'autre, les stagiaires en psychologie. Les professionnels ont désinvesti leur rôle d'étayage, de contenance, d'écoute et d'intégration des stagiaires au sein du groupe. La parole ne leur était même pas donnée pour analyser leurs mouvements transféro-contre-transférentiels qui émanaient en fin de séance, mais aussi leurs hypothèses de diagnostic n'étaient pas pris en compte.

Pour ma part, je me sentais comme inexistante, transparente aux yeux des thérapeutes. Lorsque l'on m'a désignée pour que j'intervienne, la co-thérapeute face à moi me faisait sentir son mécontentement lié au fait que je n'avais pas à intervenir avant elle. Or, il avait été stipulé à la réunion de la semaine précédente, que les stagiaires devaient davantage s'imposer et prendre la parole. Ne sommes nous pas là face à un discours schizoïde ? Une oscillation entre « Tu restes mais tu ne parles pas / si tu parles ta parole n'a pas d'impact! ». Ainsi, petit à petit, je me suis inconsciemment écartée puis effacée, ne prenant pratiquement que la place destinée à prendre des notes. Je redoutais cette phase où le thérapeute me désignait pour prendre la parole. Moi-même désemparée par une paralysie psychique, comment avoir accès, lorsque cela m'est empêché, à ma propre symbolique pour atteindre celle de l'autre et l'aider à restituer son enveloppe externe mise à mal par l'expérience migratoire.

Cela me renvoie fortement au processus génocidaire dont l'objectif était de détruire la structure même du champ symbolique du sujet donc de le priver progressivement de tout jugement, puis, de le déshumaniser, le désapproprier de lui-même et de procéder à un « sarclage<sup>92</sup> ». Probablement que je revivais quelque chose de très insoutenable connu par l'Arménien de l'époque qui était rejeté, dénié, non-reconnu, positionné au rang d'un « *n'ayant-jamais-existé*<sup>93</sup> » à qui on ne laisserait pas la possibilité de transmettre son histoire, ses codes culturels. Mon angoisse sous-jacente s'expliquait par cette peur de l'effacement de la mémoire humaine (co-thérapeutes) et de l'Histoire (le groupe thérapeutique).

D'autre part, je souhaiterais revenir sur ce discours ambivalent des thérapeutes. Cette position double renverrait probablement à l'hypothèse de Janine Altounian au sujet de

---

<sup>92</sup> Expression des génocidaires qui signifie enlever les mauvaises herbes, désherber.

<sup>93</sup> Piralian Hélène, *Génocide et transmission*, Paris, l'Harmattan, 1994, p.6.

l'identité arménienne de la diaspora, identité qui serait sous-tendue d'une structure psychique psychotique. En effet, nous retrouvons chez les Arméniens un paradoxe quant à la transmission du génocide. Les survivants, face à l'ampleur du traumatisme sont dans l'incapacité de l'élaborer et de se le représenter. Alors ils ne peuvent en parler et le refoule sous forme encryptée dans l'inconscient. Ce n'est que des générations plus tard, qu'un héritier délégué sera désigné pour mettre en mots la Catastrophe. Les survivants veulent que les générations futures se battent pour clamer haut et fort leur reconnaissance identitaire jusque là déniée mais comment le faire si eux-mêmes sont dans l'incapacité de témoigner ! C'est à cet endroit que réside toute la problématique arménienne.

### C) CONSULTATION EN PEDOPSYCHIATRIE.

Tous les deux enfants de l'« entre-deux-cultures » et parlant la même langue maternelle, il me semblait intéressant de vous présenter la prise en charge de Metine au sein du centre du langage, situation complexe qui, à mon sens, mérite d'être analysée aussi bien du côté du soigné que du soignant.

#### 1) Eléments biographiques

Metine, âgé de sept ans et demi, est né en France de parents Kurdes de Turquie. Il est adressé dans le service à la demande de son institutrice car il présente des troubles d'apprentissage scolaire avec un retard massif de la parole, langage et écriture en français. Selon sa mère, son expression à l'oral et son vocabulaire en langue turque sont trop insuffisants pour son âge. Toutefois, la syntaxe est correcte, la compréhension est possible pour les choses quotidiennes, il n'a pas de trouble phonologique. La maman note que parfois il comprend mieux en français qu'en turc, et qu'il est nécessaire de lui reformuler les choses quand elles sont dites en turc. Il en est de même pour les autres enfants de la fratrie. Son frère, âgé de 13 ans (en 5<sup>ième</sup>), et sa sœur âgée de 11 ans (en 6<sup>ième</sup>, classe redoublée), eux aussi nés en France, ont également des difficultés scolaires. Son frère a été pris en charge en orthophonie pendant une année pour des difficultés de langage oral en français. Les trois enfants parlent difficilement le turc et le kurde.

Au domicile, les parents parlent le turc et le kurde préférentiellement, cependant, ils essaient régulièrement de parler en français à leurs enfants. La fratrie parle, regarde la télévision et joue en français.

Metine a été allaité jusqu'à l'âge d'un an. C'était un bébé qui se nourrissait bien et qui ne présentait aucun trouble du sommeil. A partir de la diversification alimentaire, il a moins mangé et il présente actuellement une alimentation sélective (alimentation sucrée préférentiellement et de type « fast-food») qui s'accroît lorsqu'il va en Turquie. Il en revient à chaque fois très amaigri, ce qui inquiète énormément ses parents. Ce refus de la cuisine turque est également valable pour le reste de la fratrie.

Parmi les antécédents familiaux, on note que le frère de Madame et le frère de Monsieur ont présenté un retard de langage. Ce dernier ayant une acquisition de la parole vers l'âge de sept ans

## 2) Une pathologie qui laisse sans voix

Lors de sa prise en charge, Metine passe une batterie d'examen : un bilan psychologique, un bilan orthophonique en langue française et en langue maternelle (par moi-même) et des consultations d'évaluation de pédopsychiatrie.

Tout au long de ses passations, Metine présente une inhibition massive avec une hypospontanéité verbale (propos courts, monotones et monosyllabiques avec une voix altérée quasi inaudible) envers une personne non familière et compense la communication verbale par des gestes du type haussement d'épaules, évitement du regard. Par ailleurs, il adopte un comportement oppositionnel de contrôle ou de manipulation envers le clinicien qui lui propose le matériel clinique et il exprimera une agressivité pendant les activités ludiques, sans créativité aucune. Il est dans un contrôle d'affects permanent néanmoins avec une apparition de rires discordants et un manque de sourires spontanés.

Il sera diagnostiqué par l'ensemble de l'équipe pluridisciplinaire que l'enfant présente un trouble envahissant du développement lié à une éventuelle structure psychotique sous-jacente ou bien à une dépression précoce du nourrisson. Par ailleurs, il présente un retard net de la parole et du langage en langue française, retard sur lequel viendraient se greffer de possibles



troubles de la praxie (dysgraphie, dyspraxie, dysphasie). En ce qui me concerne, lorsque j'ai fait passer le bilan orthophonique en langue turque à Metine, son niveau insuffisant ne m'a pas interloquée plus que ça. Il m'a renvoyée à mon propre niveau de turc qui était similaire quand j'étais jeune enfant. Pour ma part, il me semblait important d'approfondir la question de l'expérience migratoire des parents pour comprendre ce qui me semble être chez Metine un mutisme extra-familial.

### 3) Emergence d'un traumatisme ancien lors de la consultation

Quelques semaines après la restitution faite aux parents avec l'équipe, la pédopsychiatre et moi-même recevons Metine et sa mère dans le cadre d'une consultation de pédopsychiatrie. Madame nous dit que Metine est plus ouvert, beaucoup moins timide et s'adresse plus facilement à son interlocuteur. Dorénavant, il parvient à exprimer le refus quand quelque chose lui déplaît par un « non » catégorique mais aussi ses sentiments, ses besoins. Il se positionne davantage. Il communique moins qu'avant par des haussements d'épaules ou par des « je sais pas » à voix basse. Il parle un peu plus spontanément mais il n'arrive pas toujours à s'exprimer avec des mots. Notamment, lors des conflits avec sa fratrie, il est encore très agressif et Madame exprime ses difficultés à s'interposer entre eux. Metine « dicte sa loi » quand il veut regarder la télé. Il va jusqu'à prendre des mains la télécommande pour qu'ils ne l'empêche regarder sa série policière préférée.

Au départ, le jeu de Metine est très agressif quand Madame évoque partiellement les conflits à la maison et le comportement de son fils. Il sort bruyamment tous les jeux un à un, occupe tout l'espace et nous empêche de nous entendre parler et de communiquer. Sa mère intervient à plusieurs reprises pour qu'il arrête de nous déranger. Au fil de la consultation, Metine se calme et laisse les adultes parler de l'histoire de la famille. Madame dit que ses deux garçons ont gardé l'habitude de boire du lait le matin et le soir avant de se coucher « depuis qu'ils sont petits ». Elle nous évoque que Metine a gardé ainsi plusieurs habitudes par rapport à son enfance notamment une difficulté à se séparer de sa mère, séparation qui peut être souvent source d'angoisse chez lui. Metine semble avoir un comportement différent en présence/ l'absence de celle-ci. Il est très capricieux et exigeant quand il est avec sa mère. Madame fait elle-même le rapprochement avec le lien et le comportement qu'elle avait avec sa propre mère. Elle dit qu'elle se comportait à l'identique.

A ce moment même, je prends conscience que nous n'avions jamais abordé la question de l'immigration de Madame, son enfance. De même, je réalise que Metine est un enfant qui fait indéniablement le lien entre le pays maternel de Madame et le pays d'accueil. Je me dis qu'il doit sûrement renvoyer sans cesse à sa mère son incapacité à parler correctement la langue française, handicap qu'exprime timidement Madame. Ainsi, beaucoup de questions me viennent à l'esprit (Comment sa famille a vécu sa venue en France ? Comment se sent-elle quand elle retourne en Turquie ? Souhaite-t-elle retourner vivre en Turquie ?...) et la pédopsychiatre, sensible à mon égard, m'a sollicitée pour que je pose des questions car mon rôle, précise-t-elle ne se limite pas qu'à de l'interprétariat.

Dès lors, je me saisis de l'opportunité pour demander à Madame, uniquement si elle le souhaite, qu'elle nous raconte ses liens avec sa mère quand elle était en Turquie.

Le visage de Madame change. Elle semble regarder ailleurs, comme projetée quelques années auparavant en train de se remémorer sa vie d'enfant et d'adolescente en Turquie. Elle dit que sa mère et sa sœur lui manquent terriblement, ainsi que leur complicité. Ensuite, Madame nous raconte les circonstances de sa venue en France et de son mariage. Elle a épousé une « personne de sa famille », un cousin éloigné. Ce n'était pas un mariage arrangé mais un mariage d'amour. Elle a rencontré son époux en Allemagne. Celui-ci est venu la rejoindre en France pour se marier, elle avait 20 ans. Ce mariage était accepté par les familles respectives. Mais ce que Madame dit avoir vécu difficilement à cette même époque, c'est son incapacité à obtenir le visa pour que sa famille vienne. Elle s'est sentie très seule et ressent une « *nostalgie des liens avec la famille restée en Turquie* ». Mais aujourd'hui, son « *pays c'est la France* » et elle veut y rester définitivement. La France l'a accueillie, elle s'y est construite une autre vie. Si elle souhaite voir sa famille, c'est à elle de se déplacer dorénavant.

D'ailleurs, à chaque fois qu'elle se rend dans son pays natal, Madame dit éprouver systématiquement « *des petites maladies* » à savoir des problèmes respiratoires avec fièvre ainsi que des allergies. Il lui faut environ une semaine pour que les symptômes se résorbent.

La psychiatre s'intéresse à son vécu en France. Elle demande si cela n'est pas trop dur de ne pas parler la langue française correctement. Madame dit être embarrassée de parler en public. Elle emploie même le terme de honte pour qualifier son ressenti. Elle suivait l'an dernier des cours de français à raison de trois fois par semaine. Mais maintenant que Metine est suivi au centre du langage, elle a tout arrêté. Elle dit que ça la handicape et que ça l'angoisse

énormément surtout depuis qu'elle ne s'exerce plus. Elle associe librement à un autre type d'angoisse qui survient quand Madame prend les transports en commun. Rien qu'à la vue d'un contrôleur des transports publics elle se dit être paralysée alors qu'elle est en règle.

Je me saisis de l'occasion pour savoir si cette angoisse pouvait être selon elle en lien avec un autre événement traumatogène. De manière inattendue, Madame évoque une période traumatisante de son enfance. A 7 ans, elle a assisté à l'arrestation violente de son oncle. Les autorités turques sont venues le chercher, l'ont tiré hors de la maison et l'ont battu violemment sous ses yeux. Une année plus tard, à sa sortie de prison, il est rentré avec plein d'ecchymoses : « *Tout son corps était violet, boursoufflé, à sang par endroits, c'était affreux à voir* ». De même, elle a vu (« *de mes propres yeux* ») les Turcs mettre le feu à la maison et au corps de sa voisine. Elle se souvient d'avoir vu celle-ci prendre feu, de se débattre pour éteindre les flammes qui s'échappaient d'elle et de son corps tombé carbonisé devant sa maison. Aussi, elle se souvient que les adultes parlaient en sa présence de nombreuses fusillades de plusieurs habitants du village.

Elle dit ne pas faire de cauchemar mais il y a une reviviscence quand elle retourne dans son village. Elle ressent une oppression thoracique, les mêmes symptômes pendant la grossesse et l'accouchement de Metine.

A la fin de son récit, Madame se sent gênée car c'est la première fois qu'elle évoque cette histoire à l'un de ses enfants puis elle ajoute que l'on a essentiellement parlé d'elle sachant que le premier objectif est de soigner son fils et non pas elle. La pédopsychiatre la rassure en disant que c'est un travail qui se fait aussi avec les parents et que c'est important pour Metine d'entendre sa mère parler de choses qui ont été douloureuses pour elle. D'ailleurs, elle avoue qu'elle n'en a jamais parlé à ses enfants et qu'elle attendait qu'ils grandissent pour les leur en faire part.

#### 4) Analyse des mouvements transféro-contre-transférentiels

- Par rapport à la reviviscence de « l'enfant d'ici venu d'ailleurs »

Tout d'abord, lorsque j'ai fait passer l'évaluation orthophonique en langue turque à Metine, j'étais « hors de moi ». Je suis sortie du bilan avec un mal de tête car je me suis non seulement concentrée à maîtriser le matériel clinique pour ne pas commettre d'erreur, mais aussi parce j'ai dû sans cesse « porter » Metine pour obtenir ne serait-ce qu'une monosyllabe ou le début d'une phrase simple. Malgré mes sollicitations et mon étayage, je ressentais

comme une certaine frustration, voire une colère et un rejet à l'égard d'un Metine quasi-mutique. Que cachent ces longs silences ?

Metine est dépositaire du choc d'acculturation de ses parents, il vient apporter et déposer son symptôme, à la fois individuel mais en arrière-plan familial, au centre du langage. Ce petit garçon, sans voix, va utiliser comme porte voix, le rejet pour exprimer son *malaise dans la culture*. Autrement dit, Metine par ce comportement oppositionnel rejoue le rejet connu de ses parents dans le pays d'accueil. En effet, il exprime la psychopathologie culturelle familiale par le rejet de tout élément constitutif du dispositif thérapeutique censé être accueillant, inspirer confiance, favoriser la rencontre avec l'altérité et ses codes puis mettre en place des stratégies d'entente pour travailler et cohabiter ensemble pour quelques temps. Cela prend sens quand j'associe un élément symbolique à chaque élément rejeté : rejet du cadre = rejet du territoire français, rejet du clinicien = rejet de l'étranger, rejet des co-thérapeutes = rejet de la société d'accueil, rejet de parler = rejet de la langue française, rejet du matériel orthophonique en turc et en français, des jeux = rejet des codes culturels qui s'entrechoquent.

Mais paradoxalement ce rejet peut avoir une autre interprétation. Cette attitude oppositionnelle peut également rejouer ce que la maman de Metine était incapable de verbaliser, à savoir le rejet du pays d'origine des Kurdes et le départ forcé du pays du à l'oppression, l'insécurité, la violence et les tueries.

Puis, dans l'après-coup, cette incapacité de parole de Metine qui ne s'exprimait que par le rejet me renvoyait indéniablement à une position infantile insoutenable. Ceci a réanimé en moi cette « prise en otage » dans l'« entre deux cultures » de mon enfance et adolescence, la difficulté de mes parents de quitter leur pays d'origine de par la situation insoutenable et de surmonter le choc d'acculturation pour intégrer le pays d'accueil.

- Par rapport à un réaccordage thérapeutique avec la langue maternelle, langue à la fois du bourreau et de la victime

A travers cet entretien, il a été mis en exergue ce décalage entre le langage de la mère et celui de Metine. C'est pourquoi, il a été question d'un vrai travail thérapeutique avec une neutralité bienveillante pour permettre à Madame de déposer son traumatisme pour qu'elle ait accès à une symbolisation secondaire des traumatismes de son enfance refoulés et encryptés dans l'inconscient. Autrement dit, il a fallu, en tant que thérapeutes, faire présenter et représenter le

trauma à la mère pour qu'elle-même le symbolise. En mettant des mots sur ses maux, Madame permet à son enfant d'avoir accès à l'impensé du groupe familial et permettra, étape essentielle pour que Metine sorte de ce mutisme handicapant et ait accès au langage. Et tout ceci a été rendu possible grâce à la traduction en langue maternelle, « mon préconscient » favorisant le passage d'une non symbolisation dans l'inconscient à une symbolisation secondaire dans le conscient.

Enfin, la relation thérapeutique avec Metine était d'autant plus difficile, que je rentrais depuis peu de temps dans un processus de symbolisation secondaire, j'allais donc de l'avant avec ce génocide, je l'acceptais, et acceptais mon histoire personnelle. Metine par son mutisme, me renvoyait à une position inacceptable pour moi, dans le sens où il est resté à un niveau archaïque du trauma, je me retrouvais en lui avec son comportement de rejet des deux cultures, et il me plaçait à nouveau dans une position régressive, que j'ai connue durant enfance et adolescence. Il était donc essentiel, à la fois en tant qu'humain et en tant que psychologue, que je puisse lui prêter mon préconscient et qu'il s'en serve de « faire-symboliser ».

Je souhaiterais revenir sur la notion de neutralité bienveillante. A travers cette expérience, j'ai eu l'opportunité de côtoyer de nombreuses familles turques. Comment envisager d'offrir un travail thérapeutique avec ces personnes quand vous savez que quatre générations auparavant, des membres de leur famille ont été du côté du bourreau et ont participé au génocide arménien ? Comment réagir quand un de vos patients, immigré depuis une vingtaine d'années vous demande en fin de consultation si vous êtes *giavours* ? Comment faire pour dépasser toute cette haine qui vous a été transgénérationnellement et de manière inconsciente transmise ? Quelle situation étrange, je dirais même quelle *inquiétante étrangeté* de se retrouver en face à face avec des gens que ma famille et moi-même avons fuis !

Il m'aura fallu un long cheminement analytique avec un décentrage puis un recentrage pour pouvoir analyser au mieux mon contre-transfert culturel afin d'éviter tout jugement ethnocentré. Cette expérience m'a permise de renouer contact avec ma langue maternelle, langue d'amour et d'amour transmise par ma mère, que je m'étais inconsciemment empêchée d'accepter car elle ravivait à chaque fois le bourreau et ses intentions destructrices. Or, l'heure est venue pour la quatrième génération, non pas d'oublier le passé, car ce passé ne peut

s'oublier tant que le génocide n'est pas reconnu, mais d'accepter et symboliser cette motion de pulsions cruelles qui s'est déchaînée sur notre peuple, pour guérir soi-même et non plus s'enliser dans du Thanatos mais habiter ma tête et mon corps d'Eros. L'heure est venue de vivre pour soi, de se délester psychiquement et physiquement de tous ces morts encombrants. Nous ne pouvons plus revenir sur le passé, ce qui est fait est fait et il faut avancer dans notre traversée en tant qu'humain. Il s'agit dorénavant de considérer cet autre inquiétant, non pas comme un ennemi, mais tel un sujet singulier pris dans sa souffrance et qui nous tend sa main pour en sortir.

# **CONCLUSION**

Soulagée. Voilà comment je me sens depuis que j'ai écrit ce mémoire. Je l'ai ressenti comme un exutoire, comme une décharge d'un passé trop lourd à supporter dont il faut se détacher dorénavant. Cela fait trente années que je suis héritière d'un passé tu, jamais véhiculé, détruit au fil des années. J'étais la seule à pouvoir mettre en mots les maux de cette tragédie familiale. Il me revenait de redonner une place à chacun des membres disparus dans ma famille.

Mon premier mémoire consistait en une présentation de l'horreur et une mise en lien avec la personne que je suis actuellement. Cependant, il m'était encore impossible de symboliser tout cet héritage. C'est pourquoi, il aura fallu une relecture des textes de Janine Altounian, dégager ses hypothèses et ses constats, poursuivre une analyse ainsi qu'inscrire mon roman familial en lambeaux pour pouvoir secondariser toutes ces informations. Le temps est venu de se délester de ce trop plein d'émotions qui m'a envahie, habitée et rendu inanimée. Je portais en moi toutes ces voix, tous ces corps non enterrés, tous ces deuils non élaborés. Mon corps était habité par la mort, j'étais un « mort vivant » ou plutôt un « vivant-mort » et je souhaite dorénavant basculer dans la pulsion de vie et revitaliser ce souffle de vie éteint en moi.

De même, il a été très difficile d'écrire ce mémoire surtout lorsqu'il vous incombe de reprendre les travaux de Janine Altounian que je connais personnellement. Je ne me sentais pas à la hauteur de pouvoir définir au plus juste ses ressentis et ses analyses. Il m'était également difficile de me décoller de son image charismatique. Il fallait me défusionner constamment de cette image grand-maternelle qui instruit, transmet à son petit enfant. A travers ses écrits et ses interventions, j'ai compris mes origines, mon identité actuelle, je me retrouvais dans tous ses dires car elle pointe avec justesse la problématique arménienne. Parce que l'on n'a pas su me transmettre l'information, je suis allée la chercher auprès de Janine Altounian. Celle-ci parlait du génocide, donc parlait de moi et telle une analyste j'ai pu me reconstruire, à travers un transfert positif, me narcissiser, me reconstruire une image jusque là morcelée et exister en tant que sujet humain femme. Quand vous êtes aux cotés de Janine Altounian, vous existez car elle reconnaît à travers ses livres, et en prenant à témoin d'autres analystes, cette histoire bafouée.

C'est pourquoi ma première partie, était consacrée aux écrits de Janine Altounian, pour en déterminer les points saillants, qui nous amènent à réfléchir à propos du transgénérationnel dans le traumatisme du génocide arménien et de son impact pour les générations suivantes.

Grâce à l'écriture de ses différents ouvrages, Janine Altounian est parvenue à la symbolisation secondaire, symbolisation nécessaire pour se dessaisir en tant qu'héritier des fractures psychiques des parents survivants. De plus, cette symbolisation est accentuée par les conférences, les écrits et tout le cheminement analytique, qui ont permis de passer de l'inconscient au conscient, nous pouvons dire que Janine Altounian est un intermédiaire « préconscient » de la problématique arménienne. Il était bien sûr nécessaire qu'elle ait comme socle sa propre histoire, et qu'elle la transmette à l'instar d'un porte-voix, nous imaginons facilement quelle difficulté cela a dû être car il s'agit de trente années de réflexion finalement posées sur le papier. Encore une fois, l'enjeu était de mettre des mots sur les maux à travers des éléments biographiques camouflés, puis petit à petit, livrés à l'autre.

Cet autre, c'est toutes les générations qui ont contribué à la survivance, qui ont suturé les plaies béantes, mais à quel prix ? Ce prix, je l'ai payé, car dans un premier temps, je me suis trouvée dans l'incapacité de m'emparer de ces lectures, il m'a fallu une lecture de la lecture<sup>94</sup> pour m'en approcher avant même d'imaginer de la travailler.

Toutefois, j'ai pu entendre à travers sa voie et les voies ancestrales encryptées, l'importance de l'écriture et son enjeu pour avoir une identité stable, moins clivée, moins autodestructrice.

Ma deuxième partie concerne le manuscrit paternel et son itinéraire à travers les œuvres de Janine Altounian, il est ce autour de quoi, tout a été construit et devient dans ce dernier ouvrage, ce qui marque la fin. Mais la fin de quoi ? Peut-on vraiment se séparer d'un tel élément phallique œdipien quand son histoire est aussi biaisée, amputée et entravée ?

Janine Altounian s'est alors appuyée sur ses pairs pour accéder à une sépulture psychique de ce manuscrit quasi humanisé. Quand nous parlons de pairs, il faut, l'entendre dans une double consonance : pairs dans les auteurs qui l'ont accompagnée dans cette mise en mots, et le père à l'origine de l'investigation psychique, Freud.

En signant la fin de ce cheminement, vers quoi se dirige t-elle dorénavant ? Quel sera le futur avec ce père une seconde fois enterré, ce complexe d'Œdipe émasculé réinstauré ? L'analyse n'est-elle pas cette séparation psychique d'avec les imagos parentales ?

---

<sup>94</sup> Kaës René, « Le travail de l'intersubjectivité et la polyphonie du récit dans l'élaboration de l'expérience traumatique » in Altounian J. et V., Mémoires du génocide arménien. Héritage traumatique et travail analytique, Paris, Puf, 2009, p 221.



L'être humain, a besoin pour se développer et se construire, du regard de l'autre, bienveillant et étayant, et seuls les regards extérieurs pourront donc permettre la bascule vers un nouveau chemin de vie.

Une fois le traumatisme cerné, et le décentrage effectué, il devient facile de le repérer dans diverses situations, car la cicatrice reste à jamais sensible, et elle peut être à tout moment rouverte : cette troisième partie montre comment le génocide peut ressurgir à travers mon stage. Le trauma du génocide est en fait un incorporât que l'on peut repérer et analyser, mais contre lequel on ne peut lutter. Cependant, il est possible d'en circonscrire les effets, et ceci m'a permis de réexister en tant que sujet singulier, qui vit et pense, à travers ses codes culturels même si ces codes ont été malmenés pendant ce stage dans un certain cadre thérapeutique.

Cette rencontre avec la culture du bourreau (turque), m'a amenée à me réconcilier avec une langue longtemps rejetée, aujourd'hui devenue langue de tendresse maternelle, langue d'empathie et d'alliance thérapeutique avec cet autre qui jusque là paraissait menaçant et persécuteur.

Ce mémoire a été sous tendu d'une interview avec Janine Altounian, interview que je n'ai pu rapporter dans son intégralité en raison d'échanges trop personnels. En revanche, il s'en est dégagé des points qu'il semble intéressant de développer : le génocide a touché sa relation, non pas avec ses parents, mais avec ses propres enfants. Nous en sommes arrivées à cette hypothèse, grâce à cette discussion en miroir. Partant de ma problématique et histoire personnelle, j'ai pu lui renvoyé en écho, que le génocide pouvait s'étendre à sa troisième génération, sa descendance, et à la quatrième. Cela a confirmé qu'il y a bien un héritage transmis via le transgénérationnel, et l'hypothèse de mon premier mémoire, *Héritage d'une féminité génocidée*, s'en trouve vérifiée.

Enfin, serait-il envisageable d'écrire un livre à quatre mains, livre dans lequel deux générations seraient confrontées, et viendraient montrer les impacts de l'héritage d'une histoire collective à deux époques différentes ?

## **BIBLIOGRAPHIE**

### **Ouvrages**

- Altounian Janine, « *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie* ». *Un génocide aux déserts de l'inconscient*, Paris, Les Belles Lettres, 2003, 246 p.
- Altounian Janine, *La survivance. Traduire le trauma collectif*, Paris, Dunod, 2000, 194 p.
- Altounian Janine, *L'intraduisible. Deuil, mémoire, transmission*, Paris, Dunod, 2005, 187 p.
- Altounian Vahram et Janine, *Mémoire du génocide arménien. Héritage traumatique et travail analytique*, Paris, PUF, 2009, 235 p.
- Anzieu Didier, *Créer/Détruire*, Paris, Dunod, 1996, 280 p.
- Anzieu Didier, *Le penser : du Moi-peau au Moi-pensant*, Paris, Dunod, 1994, 179 p.
- Anzieu Didier, *Les enveloppes psychiques*, Paris, Dunod, 2003.
- Anzieu Didier, 1999, *Le groupe et l'inconscient*, Paris, Dunod, 2003.
- Anzieu Didier, *Le psychodrame analytique chez l'enfant et l'adolescent*, Paris, PUF, 2004.
- Anzieu D., 1972, *Le travail psychanalytique dans les groupes*, tome 1, Paris, Dunod.
- Balasc Christiane, *Désir de rien. De l'anorexie à la boulimie*, Alençon, Aubier, 1990, 138 p.
- Berdjouhi, *Jours de cendres à Istanbul*, trad. fr. A. Barseghian avec le concours d'A. & M. Barseghian, Marseille, Editions Parenthèses, 2004, 204 p.
- Bion W.R., *Recherches sur les petits groupes*, Paris, Puf, 9<sup>ème</sup> édition, 2002.
- Bion W.R., *Cogitations*, Paris, Editions in Press, 2005.
- Carzou Nane, *Voyage en Arménie*, Paris, Flammarion, 1974, 215 p.
- Cetin Fethiyé, (2004), *Le livre de ma grand-mère*, trad.fr. A. Krikorian et L. Djolakian, L'Aube, 2006, 3<sup>ème</sup> édition, 142 p.
- Chiantaretto J-F., *Le témoin interne*, Paris, Aubier/La psychanalyse prise au mot, 2005, 180 p.

- Chiantaretto J-F., Trevisan C., Altounian J., Waintrater R. et Réfabert P., *Témoignage et trauma. Implications psychanalytiques*, Paris, Dunod, 2004, 172 p.
- Comité de Défense de la cause arménienne, *L'actualité du Génocide des Arméniens*, Créteil, Edipol, 1999, 496 p.
- Cupa Dominique, *Tendresse et cruauté*, Paris, Dunod, 2007, 336 p.
- Chaliand Gérard, *Mémoire de ma mémoire*, Paris, Julliard, 2003, 101 p.
- Chalier Catherine, *Transmettre de génération en génération*, Paris, Buchet/Chastel, 2008, 272 p.
- Chiragian Archavir, *La dette de sang*, Ramsay, 1982, 340 p.
- Coquio Karine et Kalisky Aurélie, *L'enfant et le génocide. Témoignages sur l'enfance pendant la Shoah*, Paris, Robert Laffont, 2007, 1258 p.
- Dadrian Vahagn, *Histoire du génocide arménien*, trad.fr. M. Nichanian, Paris, Stock, 1996, 694 p.
- Desreumaux Alain, *Histoire du roi Abgar et de Jésus*, trad. fr. A. Desreumaux, Apocryphes, 1993, 184 p.
- Ferenczi Sandor, « Réflexions sur le traumatisme » (1934), *Psychanalyse IV, Œuvres complètes*, 1927-1933, Paris, Payot, 1982, 335 p.
- Ferrant Alain, *Pulsion et liens d'emprise*, Paris, Dunod, 2001, 205 p.
- Freud Sigmund, (1905), *Trois essais sur la théorie sexuelle*, trad.fr. P. Koeppel, Folio essais, La flèche, 2003.
- Freud Sigmund, (1933), La féminité, conférence XXIII, trad.fr. Rose Marie Zeitlin, in *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984, p. p119-181.
- Freud Sigmund (1930), *Le malaise dans la culture*, trad. fr. P. Cotet, R. Lainé et J. Stute-Cadiot, Paris, Quadrige/PUF, 1995, 5<sup>ème</sup> édition, 93 p.
- Freud Sigmund, *La technique psychanalytique*, trad.fr. A. Berman, Paris, PUF, 2002, 14<sup>ème</sup> édition, 149 p.
- Gardon Victor, *Le Vanetsi - Une enfance arménienne*, Paris, Stock, 1027 p.

- Kaës René, *Transmission de la vie psychique entre générations*, Paris, Dunod, 1993, 208 p.
- Kaës René, *L'appareil psychique groupal*, Paris, Dunod, 2003.
- Kaës René, *Le groupe et le sujet du groupe*, Paris, Dunod, 2004.
- Kaës René, *Un singulier pluriel : la psychanalyse à l'épreuve du groupe*, Paris, Dunod, 2007.
- Kévonian Arménouhie, *Les noces noires de Gulizar*, trad. fr. J. Mouradian, Marseille, Editions Parenthèses, 2005, 182 p.
- Khayat Ondine, *Lucine*, Paris, Bernard Pascuito Editeur, 2007, 345 p.
- Kristeva Julia (1985), *Au commencement était l'amour – Psychanalyse et foi*, Paris, Librairie Générale Française, 1997, 126 p.
- Lani-Bayle Martine, *Les secrets de famille*, Paris, Odile Jacob, 2007, 248 p.
- Levi Primo, *Si c'est un homme*, trad fr. M. Schruoffeneger, Paris, Julliard, 1990, 222 p.
- Levi Primo, *Les naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz*, trad. fr. A. Maugé, Paris, Gallimard, 1999 p.
- Mahé Anne et Jean-Pierre, *L'Arménie à l'épreuve des siècles*, Paris, Gallimard, 2005, 159 p.
- Mouradian Claire (1995), *L'Arménie*, Paris, Puf, 2002, 3<sup>ème</sup> édition, 128 p.
- Muxel Anne, *Individu et mémoire familiale*, Nathan, 1996, 226 p.
- Piralian Hélène, *Génocide et transmission*, Paris, l'Harmattan, 1994, 120 p.
- Piralian - Simonyan Hélène, *Génocide, disparition, déni. La traversée des deuils*, L'Harmattan, 2007, 238 p.
- Revault d'Allonnes Claude et al. , *La démarche clinique en sciences humaines*, Paris, Dunod, 1989, 212 p.
- Sarafian Nicolas (1947), *Le bois de Vincennes*, trad. fr. A. Drézian, Marseille, Editions Parenthèses, 1993, 92 p.
- Schaeffer Jacqueline, *Le refus du féminin*, Paris, PUF, 1997, 237 p.

- Schur Max, *La mort dans la vie de Freud*, trad. fr. B. Bost, Paris, Gallimard, 1975, 688 p.
- Shafak Elif, *La bâtarde d'Istanbul*, trad. fr. A. Azoulay, Paris, Ed. Phébus, 2007, 383 p.
- Sironi Françoise, *Bourreaux et victimes. Psychologie de la torture*, Paris, Ed. Odile Jacob, 1999, p. 285.
- Ternon Yves, *Enquête sur la négation d'un génocide*, Marseille, Ed. Parenthèses, 1989, 229 p.
- Ternon Yves, *Les Arméniens. Histoire d'un génocide*, Paris, Seuil, 1997, 437 p.
- Tisseron S., Torok M., Rand O., Nachin C., Hachet P., Rouchy J-Cl., *Le psychisme à l'épreuve des générations. Clinique du fantôme*, Paris, Dunod, 1995, 183 p.
- Toynbee Arnold-Joseph, *Les massacres des Arméniens, le meurtre d'une nation (1915-1916)*, Paris, Payot, 2004, 297 p.
- Waintrater Régine, *Sortir du génocide – Témoigner pour réapprendre à vivre*, Paris, Payot, 2003, 274 p.
- Winnicott D. W., *Jeu et réalité : l'espace potentiel*, Paris, Gallimard, 1975, 277 p.
- Zajde Nathalie (1993), *Enfants de survivants*, Paris, Odile Jacob, 2005, 218 p.

### **Articles et magazines**

- Chiclet Christophe, Le génocide arménien. Olivier Roy, *La Turquie aujourd'hui, un pays européen ?*, 2004, p.157-164.
- Hovanessian Martine, Un processus de transmission à l'œuvre à travers la relation de proximité du chercheur avec son objet. Les générations d'Arméniens en France, *Migrants-Formations*, septembre 1994, n°98, p.132-143.
- Hovanessian Martine, Diaspora arménienne et territorialités, *Hommes et migrations*, n° 1265-janvier-février 2007 ; Paris, 222 p.
- Trevisan Carine, Les enfants de la guerre : Le grand cahier d'Agota Kristof, *Revue de Civilisation Contemporaine de l'université de Bretagne Occidentale, Europes/Amériques*, 2006.

# **-ANNEXES-**

## Témoignage de Zépur l'Arménienne

*« Avec mon français cassé (...) après c'était l'exode, 1915, on nous a fait exode et massacre en même temps.*

*Après nous avons compris qu'ils voulaient nous anéantir, la Turquie, nous finir (...)*

*Nous étions une famille très aisée, j'étais l'ainée de cinq enfants (...) On a ordonné toutes les familles arméniennes dans 5 jours préparer et partir. Où? Mossoul, Bagdad. C'était loin à pied, deux mois marcher, avec le soleil, avec la faim, le soif, toujours le soif. Au mois de juin, juillet, août, on a massacré déjà. Nous avons marché deux mois, enfants, la femme enceinte, tout, les vieillards, tout, tout.... C'était misère.*

*Quand je suis partie, j'étais seule (...) j'avais juste un tablier de l'école et un manteau, j'avais 14 ans (...)*

*Un mois après j'ai trouvé ma mère dans un autre groupe, toute nue, une chemise de nuit, les cheveux, il n'y a pas de peigne pour peigner, j'ai senti comme une mendicante ma mère. J'étais très bouleversée. Alors comme ça nous sommes ensemble continuer notre chemin. J'avais deux frères, deux sœurs plus petits que moi.*

*Après huit jours à peine, mon frère est mort, 8 ans, le matin je suis levée, il est mort à côté de moi (...)*

*Après quelques jours, c'est ma mère mort ou pas mort je ne sais pas. Nous sommes tombés dessus pour pleurer et le gendarme est venu "allez! Marchez! Marchez!" (...) En pleurant nous avons quitté ma mère qui était mort ou pas mort, je ne sais pas.*

*"Allez! Marchez! Marchez!" Qui est mort il reste! Ma mère était chaude quand nous sommes partis (...) on a pas laissé même pleurer un peu.*

*Mon père, je n'ai jamais vu, je n'ai pas vu mon père. Combien de jour j'ai marché, je ne sais pas.*

*A la fin nous sommes allé dans un champ pour massacrer, je ne sais pas où c'est. On nous avait nus, même les culottes, vous avez compris.*

*D'un côté, tchat! Pat! Avec des bâtons on frappait, on frappait, vous entendez, ah! Uh! Un cri! J'étais debout, un bâton pooô! (...) et puis j'ai tombé et je vois qu'ils ont commencé à frapper ma sœur de cinq ans. J'ai dit tout de suite fait semblant, comme un mort j'ai dit allongé à côté de moi, puis ne respirez pas. Les mots échappent... Mes blessures étaient très grandes (...)*

*J'ai entendu une voix "Moi je deviens musulmane, emmenez moi!"*

*"Moi, je deviens musulmane, emmenez moi!" Une fille que j'ai connu la voix, c'était notre voisine ! Alors j'ai pris courage, il y avait la lune seulement.*

*"Moi aussi je deviens musulmane, emmenez moi aussi!"*

*"Moi aussi je deviens musulmane, emmenez moi aussi!" (...)*

*Devenir musulmane qu'est-ce-que c'est, je ne sais pas. Moi, je suis Zépur, je suis arménienne, çà, il est là, personne ne peut prendre, j'ai pensé, personne ne peut prendre mon arménité.*

*Après je suis assise comme ça toute nue. Un kurde est venu ... "Debout!" "Je suis toute nue, je ne peux pas." il a pris une chemise sanglante sur un mort, il m'a donné. J'ai pris comme ça devant moi, et je suis levée, et ma sœur toute nue, toute frappée derrière, tout était gonflé, après noir le dos de ma sœur, 5 ans, après 6 mois elle est morte.  
Tout ça, j'ai vu et j'ai vécu ! Encore, il y a tant de choses (...)*

*Je revois toujours... Souvent je pleure la nuit, parce que ça vient devant moi, les tableaux, tous les morts, tout ça ! (...)*

*Nous étions sept blessés. (...) Ils nous ont emmenés, quand nous sommes arrivés dans la rivière, "lavez dans la rivière votre sang, et puis nous attendons". Ils ont quitté à nous. Ils ont vu que nous sommes très blessés. Ils ont quitté à nous dans la rivière. C'était nuit vous savez...*

*Nous sommes sortis de l'eau, rentrés dans un champ de blé.  
Nous avons resté dans le blé cachés jusqu'au matin. Le matin nous avons vu que sous les arbres au loin il y a des lits, les kurdes, ils dorment dehors l'été. (...)*

*Ils nous ont donné à manger, après ils nous ont partagés... Pour travailler. (...) Puis j'ai tombé malade, typhus, maintenant je sais que c'est typhus (...)  
Dieu nous gardé, pour tout je vous raconte (...) Je n'ai pas mort.*

*Ils m'ont amené au gouvernement avec ma sœur, gouvernement nous a mis dans la prison, nous avons resté 40 jours là, nous n'étions pas coupables, notre faute était d'être arménienne. Après 40 jours on nous a emmenées à gouvernement encore. Là on nous a fait musulmane (...)  
On a mis mon nom, Zubideh, et ma petite sœur aussi, Zelkha, nous sommes devenues turques. »<sup>95</sup>*

---

<sup>95</sup> Ceci est un extrait et non le témoignage exhaustif de Zépur Medsbakian.